

le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883-74

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

EXAMEN DE CONSCIENCE

Faillite du pacifisme ?

Qu'on tourne ça comme on veut, il n'y a pas à dire: ça va plutôt mal. Le ciel de la politique internationale, comme dit M. de Gobart, est bougrement sombre. Si bien que plus personne ne semble y voir clair. Les augures s'agitent et se concertent. Ils se préoccupent de regarder les événements en face, comme ils disent, de prendre des résolutions, d'imaginer de nouveaux pactes.

Il est bien temps! Comme si tout ce qui arrive n'était pas prévu depuis longtemps. Ah! il convient bien aux nationalistes et aux patriotes de faire la leçon, aujourd'hui, aux pacifistes et aux internationalistes et de les rendre responsables de l'actuel gâchis! C'est une duperie monstrueuse que d'écrire dans les journaux nationalistes: «Voilà l'œuvre des pacifistes. Demain, nous aurons la guerre et la responsabilité en retombera sur les internationalistes aveugles et impénitents. Si, au moins, ils pouvaient se convertir avant qu'il ne soit trop tard! etc., etc.»

D'abord, qu'on nous dise: quand on a pratiqué une politique réellement pacifiste? Quand on a délibérément amendé et annulé les traités? Quand on a rendu des colonies à un pays qui en a besoin? Quand on a réduit les dettes autrement que sur la décision absolue du débiteur de ne plus payer? Quand on a fait la paix morale? Quand, enfin, on a désarmé?

Voilà ce que demandaient les pacifistes. Voilà ce qu'eût été une politique pacifiste. Il est douteux qu'elle eût mené à la situation catastrophique d'aujourd'hui. En tout état de cause, elle ne pouvait mener à pire!

Dès lors, que vient-on nous parler de faillite du pacifisme? Mais il n'y a jamais eu de pacifisme que purement verbal et sentimental: les meetings dont les auditeurs étaient voués aux matraques des policiers; les résolutions pacifistes qui étaient ridiculisées dans la presse; la journée des pétitions à Genève dont la moitié de la presse européenne s'est esclaffée pendant quinze jours; les refus de service militaire condamnés avec rigueur. Qu'on nous dise où et quand l'on a jamais tenu compte des vœux des pacifistes? Et si l'on ne peut répondre à cette question élémentaire, qu'au moins on cesse d'accuser des pacifistes qui n'en peuvent mais, les seuls qu'on n'ait jamais entendus, dont on ait répudié la politique et les propos, les seuls assurément qui ne soient en rien responsables du désordre du monde.

Que les nationalistes, s'ils cherchent la cause des événements dont ils font mine d'être désolés, consultent simplement la courbe ascendante des budgets de guerre en tous pays; qu'ils considèrent la présence permanente au sein des organismes de Genève de généraux, munitionnaires et délégués de munitionnaires; qu'ils imaginent l'action sur l'opinion publique de l'acquisition par les marchands de canons de nombre de jour-

naux dont les lecteurs s'imaginent encore qu'ils sont indépendants; qu'ils se souviennent de ceux qui ont donné des fonds à Hitler pour organiser son parti; et qu'ils disent alors quels sont les responsables de la situation actuelle: les pacifistes ou les nationalistes?

Mais cet examen de conscience, ils ne le feront pas, ils n'auront garde: il est bien plus aisé, vous pensez, de se gausser aujourd'hui de ces pauvres pacifistes niais et bêtards qui rêvent de paix quand la moitié du monde hurle à la guerre!

Alors, que doit faire le pacifiste? Va-t-il, pour si peu, changer d'avis, adopter le ton de M. Devèze et les idées de M. Neuray? Va-t-il céder au bourrage de crâne intensif qui prêche la guerre pour demain, alors qu'on s'en éloigne au contraire et que l'Allemagne prend la seule attitude, aujourd'hui, susceptible d'amener de réelles modifications des traités? Parce que vous verrez que ce qu'on n'a pas accordé aux gouvernements pacifistes d'Allemagne, on l'accordera bien gentiment au gouvernement d'Hitler.

Que tout cela prépare la guerre, c'est indéniable: non pour demain, mais pour dans quelques années. Le morcellement des démocraties, la poussée des dictatures et l'agitation des aspirants-dictateurs sont autant de menaces pour la paix.

(Suite en page 6.)

Pierre FONTAINE.

La dictature en U.R.S.S.

RAKOWSKY assassiné ?

Une note brève dans les journaux, annonce l'assassinat de Christian Rakowsky, en Sibérie. Léon Trotzky aurait communiqué la nouvelle à des journalistes turcs. Les journaux russes, jusqu'à présent, gardent le silence. Ni démenti, ni confirmation.

Mais, pour effrayant qu'il soit et malgré notre refus de croire, trop hâtivement à ce crime, notre raison incline à considérer cet assassinat comme probable.

Pourquoi, en effet, refuserions-nous de croire que Staline ait commis un assassinat de plus? Il en a commis d'autres qui ne lui pèsent pas lourd sur la conscience, semble-t-il. Tout porte à croire que le sacrifice sanglant de quelques vrais révolutionnaires doit accompagner l'achèvement du plan quinquennal.

D'ailleurs, l'assassinat de Christian Rakowsky est la seule conclusion logique, en somme, aux tortures qui lui furent imposées pendant des années. Hormis ce moyen pur et simple, tous les moyens furent employés pour mettre un terme bref à la vie de ce communiste profond et talentueux qui refusait de faire de l'industrialisation stalinienne, son seul et unique fétiche. Déportation dans les endroits les plus malsains de Sibérie, refus de soins médicaux quand les maladies souhaitées rongeaient le corps du grand oppositional, traitements brutaux, privations et dénuement et, par surcroît, l'atroce torture morale des calomnies et des médisances, les plus raffinées mêlées aux plus grossières. Quand tout cela ne suffit pas pour envoyer un homme dans l'autre monde, que reste-t-il à faire? Le plus bête peut répondre, évidemment.

(Suite en page 2.)

Pedro PIEDRA.

Lettre de Paris

Le règne du flic

Par Philippe Lamour

On est bien bon de s'écrier devant le fascisme allemand Il n'est qu'une expression avouée d'un état de fait général, auquel les circonstances particulières ont donné en Allemagne, une forme avouée et généralisée.

Des circonstances différentes lui donnent ailleurs un aspect plus édulcoré, mais ce n'est pas une différence de nature. Ce n'est qu'une différence de degré. La France et l'Angleterre ne pratiquent encore ces méthodes qu'aux colonies mais tout est prêt pour les étendre à la métropole.

Chiappe continue à régner sur Paris. Il a réussi un rétablissement complet. Seul, au milieu de l'incertitude générale, il survit aux ministères et aux renversements de majorité. Homme-lige de Tardieu, il reste le préfet des gouvernements dits de gauche et Chautemps qui avait promis sa peau à qui voulait l'entendre lui accorde publiquement le témoignage de son « amitié » et de sa « confiance ». Les adversaires désarment l'un après l'autre.

François Albert, a trouvé, en devenant ministre, son chemin de Damas. Carbuccia, genre du maître, s'est vu validé par une Chambre à plat ventre qui avait invalidé deux députés auxquels on ne pouvait reprocher le centième des faits scandaleux de l'élection d'Ajaccio.

Et ce policier, seule puissance stable de la République, vient de réussir son plus beau coup en compromettant les chefs socialistes dans l'affaire Sabattier.

Les dénégations de M. Blum sont insuffisantes devant les faits. Oui on non, une démarche a-t-elle été faite auprès du préfet de police pour débarrasser M. Paul Faure, secrétaire général du parti socialiste, des menaces d'un mari trompé? Ce qui est certain, c'est que celui-ci, dont la par-

faite santé a été attestée par les médecins, s'est vu interner trois mois comme fou, tout comme l'avait été pendant sept mois l'ingénieur Mourlaque coupable d'avoir réclamé à M. Dumesnil, ministre de l'air, des plans intéressants la défense nationale, égarés au ministère.

Le Populaire avait, à l'époque, fait en faveur de Mourlaque et contre Chiappe, une vigoureuse campagne. Est-ce ce précédent qui a inspiré l'idée de l'internement de Sabattier?

De deux choses l'une: ou Chiappe a pris l'initiative de ce nouveau coup de force pour compromettre les chefs socialistes et ceux-ci ne doivent en rien être gênés pour dénoncer bien haut ce honteux procédé.

Où l'injustice a été commise à leur connaissance et à leur démarche, et alors...

Or, on se tait obstinément, d'un silence qui est un aveu. Et la question se pose de savoir si les chefs socialistes sont encore des hommes libres ou des hommes tenus.

Et voici que s'accroissent les faits inquiétants.

On devait faire invalider M. Ba-taille, concurrent heureux de M. Paul Faure au Creusot. Par un hasard extraordinaire, les sept commissaires socialistes se sont trouvés absents lors du vote de la commission qui proposa la validation.

M. de Carbuccia a été validé par un vote où les socialistes ont brillé, M. Blum en tête, par leurs abstentions massives.

M. Pechin, député de Paris, cité après une scandaleuse intervention de Chiappe, obligeant un concurrent à se désister sous menace, a été validé aux dépens du socialiste Le Trocquet.

Est-ce la rançon? Il ne peut y avoir, dans l'opinion des honnêtes gens deux poids et deux mesures. L'injustice et l'arbitraire ne deviennent pas des vertus par le seul fait qu'un socialiste en bénéficie, fut-il secrétaire général du parti.

Hé quoi, est-ce cela, la morale révolutionnaire? Pactiser avec le régime qu'il faut détruire, jusqu'à la complicité avec le bon plaisir d'un préfet à tout faire, jusqu'au coup de force et à l'internement arbitraire?

Et Chiappe, coutumier du fait, trouve le moyen de s'en tirer en laissant croire que c'est lui, le justicier, qui a fait libérer un malheureux, interné sur de faux renseignements.

MM. Paul Faure et Léon Blum se sont-ils à ce point laissé rouler par ce préfet de bas empire? Dupes ou complices?

Et si c'est une maladie, s'ils se sont faits arranger comme des enfants, quelle qualité ont-ils pour diriger un grand parti vers la conquête révolutionnaire du pouvoir?

Il faut poser la question comme elle doit l'être. Oui ou non, les chefs du parti socialiste sont-ils encore des hommes libres? Oui ou non, le parti socialiste est-il désormais sous le contrôle du préfet de police?

La question vaut la peine d'une réponse. Et si on ne peut répondre qu'on se taise. Mais qu'on s'en aille. Philippe LAMOUR.

M. Devèze n'arrête pas...



— Et pour demain, Monsieur le Ministre?
— Demain... je verrai les gardes-champêtres du Brabant!

FASCISME, AN BELGE

Dans Bruxelles en état de siège

La « marche de la faim » a bien fait rire les Bruxellois (La Nation Belge). — Les agents à poste fixe avaient été réquisitionnés. Au lieu de réglementer la circulation, ils donnaient un coup de main à leurs collègues pour la dérégler. (Le Peuple).

D'innombrables casques blancs... Que se passait-il donc à la Bourse, l'autre mercredi? Jamais on n'avait vu réunis tant de policiers: il suffisait qu'un de ces couvre-chefs fit un signe d'amitié à son semblable, pour que les automobilistes des quatre points cardinaux se crussent, les uns et les autres, invités au démarrage. Et c'était des cris, des « pas de rouspérance » et des « amarche arrière ». Légèrement inquiets, tous cigares éteints, devant les portes du temple où ils ne pouvaient même plus pénétrer, les boursiers s'étaient repliés en troupeau morne, au haut du péristyle sous le symbole du caducée.

Tout doucement le rapprochement gemit chez les spectateurs: comme les juifs de Postdam, alors! Et le printemps sur tout cela, dans l'air bleuâtre, sur chaque façade, et dorant miraculeusement les visages de l'humanité.

Où, que se passait-il? L'incendie de la rue Neuve, peut-être? Naïf, il n'eut lieu que la nuit suivante. Alors l'arrestation de quelque décrépite marchande de jacinthes, qui ven-

daient été huilées dans leur gaine, et qu'elles étaient prêtes à sortir d'un coup de pouce, comme des nerfs d'agneau.

Il était alors une heure et demie, heure d'Allemagne. Ce fut un monsieur imposant qui arriva le premier, bien avant le cortège. Qu'on m'excuse de le nommer, on évite toujours de le faire en public: c'était M. Angerhausen, dont on dit qu'il est le chef de la police.

Ça irait enfin plus rondement. Le monsieur cria, les mains en porte-voix comme une vigie, au dessus de la mer de plus en plus houleuse de la foule: — Hé là, pst... Qu'vous faites-là, vous six?... — Voilà, chef... — Allez vous poster au coin de ces vitrines, là à vingt mètres; votre mission est de les protéger.

Douze agents étaient déjà partis au trot, contenant d'une main ferme leur matraque jouette. — Et dix agents à l'autre coin... Un officier de police avec vingt hommes, à l'entrée de la rue Auguste Orts... Et dix à l'autre coin encore... Tous les autres autour de moi, avec les officiers de police...

Alors deux messieurs très bien, au physique d'expert-comptable, ayant oublié l'heure comme tout le monde: « Mais où donc les a-t-il trouvés? Si c'est nous qui payons tout ça!... »

Du coup aussi, les boursiers du péristyle s'en trouvèrent définitivement prisonniers. Placés au balcon pour le défilé. M. Angerhausen leur avait d'autorité disposé le bourellet de douze agents de front, à l'alignement sur la marche en dessous pour qu'ils puissent servir. « Dans l'intérêt de leur propre sécurité », vient en effet d'édicter le commissaire.

Puis il fut trois heures, heure fatidique. Mais les chômeurs n'arrivaient pas... X

La police en profita pour se renforcer. Sans doute il y avait bien maintenant, sillonnant tout notre agrégat humain dans la lumière du printemps, huit ou neuf douzaines d'agents à pied pour occuper pacifiquement cette place de la Bourse — et de là, rayonner, faire circuler à une seconde près, menacer, bousculer les épaules au repos, et regarder venir dans l'échancrure claire du boulevard... la révolution.

(Suite en page 2.) THOMAS-NITCHEVO.



CE SOIR, A LA TRIBUNE
à la SALLE DES HUIT HEURES
11, place Fontaines,
Grand débat sur
LE JAZZ
avec MM. Robert GOFFIN, Jean THEVENET,
J. WETERINGS, Antoine YSAÏE
AUDITIONS A L'APPUI
Voir programme en page 6.

En Allemagne

La culture, la pensée, les arts aux mains des barbares

Dans un monde en folie, voici que l'Allemagne subit sa crise avec une acuité particulière. Les hordes d'Hitler ne sachant que faire, sans programme constructif, sans but, sans idéal, s'attaquent basement à tous ceux qui représentent la vie, la grandeur, la pensée libre, la paix, l'intelligence.

Le fascisme grossier et délirant après avoir séduit, pour cent raisons évidentes, la moitié d'un peuple, se prend à terroriser l'autre moitié. Les meurs les plus infâmes, les ignobles exactions contre les Juifs, les mauvais traitements aux adversaires politiques, les plus avilissants carnages n'ont pas apaisé leur besoin d'anéantir et de détruire auquel depuis des années on promet de donner libre cours. Il leur a fallu frapper plus haut et, comme la bête rampante jalouse du coursier, comme l'ignare confus de la pensée d'autrui, ils s'en prennent à ce qui fait la grandeur, la permanence et la beauté d'une nation : à ses artistes et à ses penseurs. Et c'est la prison pour les écrivains : Ludwig Renn, Kisch, Anna Seeghers, Heinz Pol, Mühsam, Wittvogel, les avocats Litten, Apfel, les pacifistes Lebnan Kuerbild, von Ossietzky, et d'autres, et d'autres. Ce sont Josef Roth, Alfred Kerr, Krahauer, Herzog, Bruno Walter, Max Reinhardt, Heinrich et Thomas Mann, Stefan Zweig, Ludwig, von Unruh et cinquante autres, forcés de fuir ce pays livré au fascisme et à la barbarie; c'est le grand physicien Einstein, enfin, qui se détache de l'Allemagne tant qu'elle sera livrée à l'impérialisme et à la réaction.

Voilà le premier bilan d'une dictature. Voilà comme sont toutes les dictatures. Voilà pourquoi, de toutes nos forces, nous protestons contre un régime abominable, contre un esprit qui ne sévit pas en Allemagne seulement, et nous sommes résolus à nous dresser contre toutes espèces d'impérialisme, les aspirants matamoresques s'appellent-ils Tardieu ou Bevozel!

Nous sympathisons avec tous ceux qui, au-delà du Rhin, sont persécutés. Nous voudrions que la Belgique comprenne qu'il est de sa dignité d'accueillir largement ces proscrits fidèles à leur conscience et à leurs idées, qu'elle les accueille non moins généreusement que les monarchistes et les fascistes espagnols ou que les Russes blancs. Nous voudrions aussi qu'à la faveur des événements on ne confonde pas, comme on le fait déjà dans la presse et dans les discours, l'Allemagne entière avec les bandes fascistes. Que certains fassent leur soumission ne signifie point qu'ils soient d'accord avec le nouveau régime et prêts à le suivre en tout. Et le nombre de ceux qui sont jetés au bagne, l'affluence et la qualité de ceux qui ont franchi déjà les frontières de leur pays et qui tentent journellement de s'exiler témoignent hautement de ce qu'il n'y a pas qu'une Allemagne impérialiste et revancharde comme les plumitifs débiles l'annoncent déjà dans les gazettes, mais qu'au contraire il reste beaucoup d'Allemands éclairés et conscients auxquels la guerre, comme à nous, a appris quelque chose.

C'est pourquoi les intellectuels libres de chez nous, tous les artistes, tous les hommes indépendants que n'aveuglent pas encore un chauvinisme insensé, un désir de carnage et de sang, s'élèveront contre cette odieuse calomnie que l'Allemagne d'aujourd'hui a sombré toute entière dans la barbarie.

P. F.

Pour la défense des droits des Juifs

A la suite des événements d'Allemagne, un Comité pour la défense des droits des Juifs s'est constitué à Anvers. Ce Comité est composé de MM. Rabb, M. Amiel, J. de Lange, Prof. N. Gunzburg, A. Kok, Me L. Kubowitzki, I. Lipschutz, S. Plizele, Dr J. Proujansky, M. Rapoport, Rabb. M. Rottenberg, S. Richter, J. Schnerb, H. Schul-singer, D. Siva, N. Torczyner et O. Ullman, lesquels se trouvent à la tête des principales organisations juives de la métropole.

Des comités d'action pour la défense des Juifs se sont également formés aussitôt dans d'autres villes et notamment à Bruxelles. Plusieurs meetings ont eu lieu.

En outre, ces comités ont adressé un appel à la population juive afin que tous les Juifs unissent leurs efforts à ceux de l'humanité civilisée pour que cesse en Allemagne la politique d'éviction et de persécution antisémite.

VAN SCHELLE CUIR
Reformelage Instantané
48, RUE DE LA MONTAGNE - 231, GDE MAWRE
167, CH. DE GAND, 167

Christian Rakowsky après Trotzky !

(Suite de la page 1.)

Le calcul que l'on avait fait en bannissant Trotzky ne s'est pas réalisé. La Tcheka avait bien espéré que quelque fanatique blanc russe ou tout simplement, un virtuose du massacre fasciste se serait chargé de faire disparaître l'ancien organisateur de l'armée rouge. Mais, Trotzky vit toujours. Il a même son étrange manière de vivre prodigieusement, tout isolé et solitaire qu'il soit, et de construire une œuvre d'historien étonnant qui tôt ou tard comptera pour une appréciation plus exacte de tout ce qu'on accompli actuellement dans l'U. R. S. S.

Pour trancher le cas Rakowsky, la Tcheka a préféré accomplir elle-même une besogne qui doit compter pour l'éternité.

D'ailleurs l'impunité est si certaine. Qui donc se lèvera dans le monde pour prendre la défense de Rakowsky ? On ne défend pas les vaincus. Et Rakowsky était bien un vaincu, radicalement, absolument inexistant, tellement la gloire et l'apothéose de Staline s'annoncent éclatantes, dominant l'innombrable armée des tracteurs soviétiques de son auréole quasi divine. Seuls quelques amis de Rakowsky feront entendre leur cri de douleur et leurs protestations. Or, le premier même d'entre eux tous, par la force indomptable de son caractère et la puissance de sa pensée, Léon Trotzky, jamais ne disposera de mesures pratiques contre les assassins de son génèreux et pur camarade de lutte. Trotzky lui-même, n'est-il pas le symbole vivant de tout ce qui est absolument rejeté de ce monde ; il est l'indésirable universel, celui auquel on souhaite vraiment de ne pas trouver de place où mettre les deux pieds. Néanmoins, par malheur pour ce monde, l'assassinat que tous les pouvoirs ligés poussent vers lui, dans l'espoir d'une suprême et irrévocable séparation, à son tour, s'est mis à ne pas vouloir de Trotzky.

Devant un tel exemple, Staline a pensé qu'il valait mieux en finir à coup sûr, sans risque aucun de déconvenue, avec Rakowsky.

Si nous acceptons que Rakowsky était un de ces vaincus qui ne reviennent jamais de leur défaite, un de ces malchanceux du sort qui entrent tout vivant dans la mort, nous sommes bien amenés à nous demander ce que l'assassinat peut encore ajouter à une telle dérouté.

La question soulève au moins deux hypothèses. Nous pouvons supposer, d'abord, qu'il y a à quelque raison culturelle à la suppression du vaincu. La nouvelle culture de l'empire stalinien du Saint-Tracteur condamne, peut-être, l'entretien de tout matériel humain superflu, de tout matériel ayant cessé de fonctionner dans le merveilleux engrainage de l'unique et indivisible bureaucratie. L'inutile absolu, l'intolérable et antihygiénique inutile commence immédiatement en dehors de cette bureaucratie. Une fois que l'outil de forme humaine est jeté hors de ces champs sacrés, il devient réellement inférieur à la ferraille rouillée, à la boîte à sardines vide, au papier mouillé de l'urinoir, toutes choses qui, au besoin, peuvent encore être ranimées par la magie de l'électrification. Dans ce cas, l'assassinat est chose plus bénigne que le renversement d'une poubelle à la ferme des boues. Au surplus, il importe à peine de savoir si les initiateurs de cette culture sont l'admirable gorille dégénéré qui porte le nom de Kolotov ou le splendide Staline, astucieux et froid comme un poignard caucasien.

Il y a une autre hypothèse. Il est des jours où les plus puissants de ce monde, ne fut-ce qu'à l'état de rêve, prennent peur des plus faibles, des plus dénués de force matérielle, de ceux auxquels il ne reste que cette foi qui soulève les montagnes, dit-on. Certains rayons de l'intelligence et de l'esprit ont beau émaner de ces foyers de misère, ils vont

néanmoins inquiéter ceux que l'exercice du pouvoir ont le plus épaissement cuirassés. Mussolini a connu des nuits blanches avant que ses séides n'écrasent la tête allégre de l'intrépide Matteoti. Et bientôt Hitler verra se mêler aux spectres impériaux de Postdam, l'ombre de centaines de ses adversaires emprisonnés. Qui nous dit qu'à certains moments de morne méditation, Staline soit garanti contre la terreur que peuvent éveiller en lui certaines voix annonciatrices de cataclysmes. Rien ne dit que la voix de Lénine même ne se mêle à ce chœur implacable, Lénine que Staline, il ne faut pas l'oublier, a su baillonner sur son lit de malade, alors que le chef authentique avait encore des choses importantes à dire.

Entre toutes ces voix, celle de Christian Rakowsky le banni, le malade, l'exténué, le calomnié, l'exécuté et le martyrisé, s'est élevée bien haut, au cours de ses dernières années. Ses écrits échappaient à la vigilance sans égale de la Tcheka, arrivaient par des chemins secrets à ses amis qui, parfois, ont pu les diffuser. Et chaque fois, les analyses de Rakowsky se faisaient plus pénétrantes, dénonçaient toutes les démagogues, étaient plus hostiles à toute idolâtrie. Son esprit dominait toutes les faiblesses et toutes les défaillances du corps, ses vues d'ensemble gagnaient en ampleur et en profondeur. Redoutable ennemi, malgré tout, pour Staline et sa constellation de Molotov; pour cette âme inattaquable, vraiment, il ne restait plus que l'assassinat.

Christian Rakowsky a traversé la vie avec la seule préoccupation de voir clair, de combattre avec passion et justice un monde qu'il détestait, mais dont les gangrènes, jamais, n'ont pu l'atteindre. Malgré tout, une sorte de joie triomphante aura éclairé toutes ses souffrances.

Adieu noble lutteur, adieu Christian Rakowsky !

Pedro PIEDRA.

Dans Bruxelles en état de siège

(Suite de la première page.)

Mais ce pauvre contingent s'avérait nettement insuffisant, en regard de ce qui se préparait. L'écharpe tricolore à plein ventre de M. Angerhausen nous rassurait pas tellement. On se trouva tout de suite plus tranquille quand la foule de nouveau s'ouvrit pour des tumultes bien connus :

Brigades motocyclistes, camions chargés d'uniformes; et aussi surtout, j'allais l'oublier, brigades de molosses policiers, tenus en laisse... jusque tout à l'heure; rien ne manquait. Et l'on annonçait, pour bientôt, les sympathiques pompiers.

Cela permit de faire décrire un tour de clef aux entrées libres des grands magasins, et d'installer enfin les vendeuses derrière les vitrines pour mieux voir. Place Sainte-Catherine, le marché était depuis longtemps déblayé. Un charcutier et un bonnetier y avaient de concert descendu leurs volets...

...Et les chômeurs affamés, pourtant, n'arrivaient pas.

X

Enfin à quatre heures, le drame se déclencha. Après une heure de retard, qui avait mis le gouvernement de M. Angerhausen dans un état de surexcitation folle. Quelqu'un murmura dans la foule: « Les voilà ! »

— « Où ? », hurla l'homme à l'écharpe, aussitôt suivi de cinquante de ses hommes, matraque au poing.

Cela venait d'une rue adjacente : une poignée de jeunes gens, en vêtements de travail, qui surgissaient en claironnant « du pain pour les chômeurs ».

— Bien sûr, ils ont raison... entendait-on à côté, les messieurs ralliant les dames.

On s'occupait de ceux-ci tout à l'heure. Pour l'instant, le nerf d'agneau pour les affamés devant jaillir et retomber sans hypocrisie : et déjà les jeunes gens se retiraient, n'ayant levé le bras que pour se garer, et se soutenant la nuque ensuite en enfuyant. Les instructions avaient été précises : pas de ménagement. Au loin, les molosses accouraient, à longues foulées...

— C'est du fascisme!... proféra encore un bourgeois qui, ayant été incarcéré au péristyle, s'attendrissait. On ne le laissa pas achever, on l'emmena au poste.

C'était le grand soir déjà, aux indices multiples : une édition belge, pour commencer, de l'Opéra de Quatrous...

X

Qu'en conclure? Pendant trente minutes encore, il en alla de la sorte. Depuis longtemps les « agitateurs », et les gens légalement d'un parti, avaient remis ça et se promenaient ailleurs. Mais les jeunes chômeurs brimés avaient pris la chose autrement, trouvant finalement une heureuse occasion de se divertir avec tout cet appareil de siège...

Mêlés à la foule maintenant, résolus et caustiques, subitement ils criaient quelque part : « Barre ». Et la chasse à l'homme recommençait de tous les côtés. Des peaux de basane de certaines culottes, et de dessous les casques, comme aux manœuvres, commençaient à monter une légère vapeur.

Celle-ci se fondait d'ailleurs aussitôt dans l'air printanier. Et les chiens, d'un trottoir à l'autre, poussaient seuls maintenant de rauques aboiements, trouvant indifféremment à mesure les rangs de la bourgeoisie, comme on dit, mêlée comme jamais à ceux du prolétariat.

Force resterait-elle à la police?

Elle resta. Parce qu'une heure plus tard, chacun s'étant désintéressé de l'événement, la « révolution » venait de gagner suffisamment de terrain de bouche en bouche. Tout serait tranquille désormais...

Et vraiment il fallait appartenir à la police de ce petit royaume, et se trouver aujourd'hui sous l'œil hagard de la dictature, pour continuer vers le soir à arrêter tous cyclistes dont les signes distinctifs seraient la casquette et la besace.

La casquette et la besace! Elles remplacent, depuis mercredi, la faucille et le marteau, mots qui avaient besoin d'un sens plus large.

Et quatre-vingts arrestations de personnes ayant refusé de circuler, tel est le bilan de la journée!

Il n'y a pas qu'Hitler et Mussolini...

TH.-N.



Toujours Oxford



Grande émotion ces derniers jours parmi la gent escholière de l'Université de Louvain... Quelques brebis égarées ne s'étaient-elles avisées de proposer au vote d'un cercle d'étudiants, la fameuse motion d'Oxford par laquelle les signataires se refusent à prendre les armes pour la défense du roi et du pays.

Et certains collaborateurs de l'organe officiel des étudiants louvanistes L'Avant-Garde de faire feu des quatre fers. Et de vomir « ces tristes indigents mentaux quels qu'ils soient qui se déshonorent par leur attitude imbécile et ordurière ».

Oh! oh! Voilà qui s'appelle parler... Malgré tout, il semble que la valeur d'une aussi brillante argumentation n'ait pas convaincu tous les étudiants catholiques. Lors, Mgr Ladeuze, recteur combien magnifique, de voler à la rescousse et de publier l'avis suivant dans l'Avant-Garde :

« Il nous a été rapporté que certains étudiants songent à imiter ce qui s'est fait dans une Université d'un pays étranger et à adopter en matière de service militaire, une motion que l'autorité académique ne pourrait pas tolérer. Nous soupçonnons une plaisanterie, mais comme nous ne pouvons pas même supporter une plaisanterie en pareille matière, nous tenons à avertir ceux qui compromettraient l'Université, qu'ils cesseraient par le fait même d'en faire partie.

Louvain, le 21 mars 1933.

P. Ladeuze, Recteur univ. »

Mgr Ladeuze n'aime pas les petits plaisantins qui refusent de se faire occire quand tel est le bon plaisir d'un paternel gouvernement.

Toute la sympathie de Mgr Ladeuze va aux braves petits cafards patriotes et conformes et fascistes. A ces petits rigolos qui ne peuvent mal de se déshonorer par leur attitude imbécile et ordurière et qui publient dans le même journal des choses aussi relevées que celle-ci :

Dans l'abcès, d'un geste précis, il enfonce le bistouri.

Moralité :

Le pus se lâche.

Eh! eh! Voilà qui plaît à Mgr Ladeuze! Voilà plaisanterie permise et telle qu'il l'aime...

Mgr Ladeuze sait bien qu'il ne peut

rien attendre de semblable des tristes indigents mentaux, trop imbéciles et ordurières pour montrer finesse d'esprit aussi patriotiquement évangélique.

Pas chançard !



M. Lippens n'honore généralement de sa présence ministérielle que les matches de boxe ou de football.

Rompant avec la tradition et se souvenant de son rôle de Ministre des Sciences et des Arts il tint à visiter l'exposition des Peintres de la Jeune Belgique. Et M. Lippens de se promener consciencieusement devant toute cette peinture. Après quoi, se conformant aux us et coutumes du ring, il invita le directeur du Palais des Beaux-Arts à lui présenter les artistes...

L'honorable directeur faillit s'effondrer et ne parvint à balbutier que quelques vagues excuses. Quant à S. E. Lippens, fort fâchée, elle sortit brusquement ne cachant point son mécontentement.

Ce n'est que plus tard qu'on put lui apprendre que tous les artistes dont il venait d'admirer les œuvres étaient morts depuis pas mal de temps.

Dame! On peut être ministre des Sciences et des Arts et ignorer ça...

Un prêt gratuit

Il est rare qu'on prête de l'argent sans intérêt. C'est pourtant le cas à la Société Le Progrès, 24, rue des Fripiers, qui pour vous faciliter vos achats vous remet des bons Progrès payables en dix mensualités sans le moindre intérêt.

Ceci s'entend pour tous les genres d'achats à effectuer dans les meilleurs magasins de Bruxelles.

Supposons que l'achat que vous ayez à faire coûte mille francs. Vous vous adressez à la Société Le Progrès qui, contre un premier paiement de 100 francs vous remettra un bon de 1.000 francs vous permettant de faire votre achat au prix du comptant, dans le magasin de votre choix. Il vous restera alors à verser neuf mensualités de 100 francs pour rembourser votre bon.

C'est donc bien un prêt gratuit que l'on vous propose...

VAN SCHELLE TENNIS
SPORTS NATATION
PING-PONG
14, RUE DE LOXUM - BRUXELLES
30, AVENUE DE KEYSER - ANVERS

L'Angleterre

se signale à votre attention par deux de ses plus grands écrivains : Aldous Huxley et D. H. Lawrence. Leurs œuvres (essais, nouvelles, romans et poésie) sont toujours en vente en français et dans le texte à la Librairie COSMOPOLIS, 72, rue de la Montagne. Tél. : 12.90.40.

Le surnaturel



Décidément les événements de Beauraing n'ont pas fini d'impressionner beaucoup de bonnes âmes.

Un bulletin paroissial nous apprend qu'un commerçant vient de lancer une chicorée qui s'appelle « Chicorée Notre-Dame de Beauraing ».

La feuille ajoute que vraiment on a tort de faire du commerce avec ces événements. Les éditions Rex qui ont édité à grand fracas, sur ce sujet, quantité de brochures aux titres racoleurs ne sont certainement pas d'accord ? Ni, bien entendu, le docteur Maistriaux ?

Mais dans la même feuille pieuse, nous lisons un grand avis invitant à assister à la conférence de M. Lecloux (prix : 20 francs) sur « La stigmatisée de Konnersreuth: Thérèse Neumann ». M. Lecloux, dit l'avis, parlera de Thérèse Neumann en témoin particulièrement compétent. Voici d'ailleurs, pour fixer vos idées : « Depuis Noël 1926, Thérèse n'a plus rien bu, ni mangé; elle se nourrit exclusivement de la Sainte Eucharistie. »

C'est sans doute irrespectueux, mais en tout cas c'est économique.

Heil Hitler !

Notre siècle est celui des dictatures. L'homme paraît fatigué de sa liberté. Il veut un maître, il rêve d'un uniforme. Il change d'idées comme de chemise. La mode est aux chemises noires ou brunes.

Si ces braves gens confiaient leurs chemises sales à la lessiveuse RIBY, ils en retireraient chemises blanches et fraîches, bonnes chemises démocratiques de chez nous. Des expériences concluantes seront faites à la Foire Commerciale dans les stands n. 1488-89 retenus par les Etabl. Van Cutsem, situés : 4-6-8, avenue Henri Schoofs, à Auderghem.

GALERIE D'ART

LA BOITE A COULEURS

70, Avenue du Midi

EXPOSITION

A PARTIR DU 6 AVRIL

ŒUVRES DE Edm. Vandercammen

DESSINS DE

Albert Daenens

SCULPTURES DE

Henri Van Albada

UNE FOIRE AUX TABLEAUX

Une foire aux tableaux, au bénéfice du Dispensaire des Artistes, aura lieu au Cinquantenaire (Palais de l'Habitation) du 30 avril au 14 mai. Tous renseignements : 73, rue des Eperonniers, Bruxelles.

A LA MAISON D'ART

Le samedi 8 avril, à 20 h. 30, lecture par l'auteur de Godefroid de Bouillon, jeu tragique d'Hermann Closson. Prix des places : 10 francs.

EXPOSITION

Une exposition documentaire sur « La femme et l'enfant en U. R. S. S. » est organisée du 25 mars au 15 avril, 6, rue d'Assaut. Entrée gratuite (de 10 à 13 h. et de 15 à 19 h.)

Le dit de l'incendiaire

RÉCIT

Le feu dévorera les tentes de ceux qui reçoivent les présents.

JOB XV, 34.

I

Les choses en étaient là. A ce point où l'imminence d'événements craints ou désirés fait que leur réalité perd toute importance aux yeux de celui qui les attend. Dussent-ils même, pour quelque raison que ce soit, ne point se produire, que leurs conséquences en seraient invinciblement présentes, à l'heure dite.

Mylla attendait Renaud, et Renaud ne savait plus s'il devait ou non s'en réjouir.

Il y avait à présent entre elle et lui beaucoup de portes lourdes que Renaud ne pouvait se décider à franchir, qu'il devait franchir, que les heures qui passaient le forçaient à franchir, malgré lui, une à une. Déjà il la sentait toute proche, contre lui, en lui, comme une pensée monstrueuse dont le poids l'entraînait vers « le fond ». Et si elle l'attendait, et s'il brûlait même d'aller vers elle, il lui paraissait malgré tout que tout se passait en dépit de lui-même et de son amour.

Durant qu'il avançait en tremblant vers Mylla, le chemin blanc qui le menait vers elle s'amincissait, s'amincissait jusqu'à n'être plus qu'une ligne étroite de lumière dans l'ombre qui l'entourait, à chaque pas plus épaisse. Et, au bout du chemin, Mylla lui apparaissait sur un trône de verre, immobile, et les yeux fixés sur ses yeux.

Il n'y avait plus, pour lui, d'autre issue qu'elle. Elle seule pouvait le sauver de l'impasse où il se trouvait engagé par sa faute, par la faute de son amour. Elle, ou le néant.

Et la route blanche qui le menait vers elle devenait, à chaque pas qu'il faisait, plus étroite, et plus lourde l'ombre qui l'entourait.

Il n'y avait plus, entre elle et lui qu'une seule porte à franchir.

Elle s'ouvrit lorsque sonna l'heure à laquelle l'attendait Mylla, et il se trouva près d'elle, dans cette chambre claire que, pour la trop bien connaître, il ne reconnut pas.

II

Renaud.

Maintenant, n'est-ce pas, il est trop tard pour reculer, pour différer (il y a cette angoisse qui le tient au cœur, cette peur sourde de briser, de perdre quoi? — une certaine foi, peut-être).

Le temps coule goutte à goutte.

Ils sont toujours plus seuls dans la chambre chaude, toujours plus loin l'un de l'autre. Mylla s'est assise sur le bord du divan, près du foyer ouvert où brûlent quelques bûches. Elle a peur aussi. Mais c'est une sorte de crainte physique qui contracte toute sa chair, aussi cette étrange pudeur qui se dresse entre eux comme un mur.

Le silence.

Enfin, Renaud vient s'asseoir près d'elle, et lui prend la main, et la regarde sans rien dire (par l'échancrure de la robe il voit la naissance de sa gorge et la rondeur blanche de ses seins). Il l'attire contre lui et l'embrasse longuement.

Et puis c'est aussi le désir qui entre en eux avec un invisible battant d'ailes, avec un bruissement d'ailes et de lumière. Sa langue. La douceur vivante de ses lèvres, de ses dents. Ils restent longtemps ainsi, immobiles.

Et puis c'est sa main qui s'élève lentement qui dégrafe le corsage qui découvre ces épaules blanches qui caresse ces seins si beaux vivants aussi (elle a frémi d'abord mais plus maintenant elle ne dit plus rien elle ne dira plus jamais rien).

L'obscurité.

Sa main glisse le long d'une jambe d'une cuisse qu'elle découvre.

Mylla.

Cette chaleur lisse, cette chair si douce.

Mylla.

III

Lorsque sonne le jour au clocher le plus proche, le monde entier est couvert de sang.

Renaud s'éveille, et il ne pense même pas à s'étonner de la présence, à son côté, du corps découvert, de Mylla. Du sang, il y en a partout, sur les draps blancs, sur lui-même, et jusque sur le plancher où git le couteau.

Renaud, à présent, le front appuyé à la vitre glacée, songe à son amour, et la paix, peu à peu, redescend en lui.

Jadis aussi il avait connu le bonheur, alors que déjà, avant de la connaître, il avait donné à Mylla son amour. Mais il y avait en elle cette Mylla vivante qui ne répondait en lui à rien de précis, de direct, de nécessaire, elle qui l'avait aimé à son tour, avec son âme, avec son corps. Il avait trouvé en elle tout ce qu'il

aimait, et plus. Et cette perfection dans la joie avait été la cause première de la peur.

A présent que l'objet même de cette peur n'existe plus, il reste la sérénité à retrouver, entière, la vie à reprendre.

Cependant, dans le monde, la trêve de la nuit passée, la vie des hommes reprend son cours.

Renaud quitte la fenêtre marquée de givre, et se retrouve en face d'un cadavre sanglant.

Dès lors, tout est fini. La paix retrouvée éclate en lui comme un cri, qui le brûle. Il se sent sombrer, et gémit. Rien ne lui répond. Naufrage corps et âme.

Mylla morte, Renaud s'aperçoit que rien ne s'en trouve changé, qu'entre lui et son amour il y a toujours elle, plus présente que jamais. Renaud, dès lors, sait qu'il n'y a plus rien à attendre.

La route blanche, étroite, qui le menait vers elle, à présent est tachée de rouge.

IV

Le feu dévorera les tentes de ceux qui reçoivent les présents.

Renaud, d'un coup de pied immense, disperse par la chambre les braises allumées, et l'une d'elles s'éteint en grésillant dans le sang. Renaud brûle d'une joie sauvage à voir les flammes brillantes s'emparer des choses.

Le feu dévorera les tentes de ceux qui reçoivent les présents.

Brûlent aussi ceux-là qui les reçoivent, et les présents eux-mêmes, tachés de sang.

Renaud pense aux feux de joie de son enfance et l'envie le saisit de danser dans la fournaise qui grandit autour de lui.

Comme la chambre est située presque sous les toits, le feu descendra du ciel jusque sur la terre, et Renaud rit, le front entre les poings.

Les flammes montent, toujours plus hautes, et la fumée déjà roule ses vagues chaudes.

Renaud ouvre grande la fenêtre, pour entendre les cris qui s'élèvent de la rue, et que son rire couvre.

Le feu dévorera les tentes de ceux qui reçoivent les présents.

Acculé au mur que léchent les flammes, Renaud regarde le monde qui brûle...

Gaston DERYCKE.

Portrait d'un peintre

VALENTINE PRAX

PAR RENÉ GOLSTEIN

La première fois que j'ai rencontré Valentine Prax, elle jouait aux boules avec des gens du pays, devant le petit port de Sanary.

Je ne me rappelle plus si elle portait une robe toute simple, bleue ou rose — ce sont les teintes qu'elle préfère pour la toilette.

Valentine Prax bleue, Valentine Prax rose : le bleu le moins vif, le rose le plus tendre.

promission et qui a su, tenacement, tracer sa route et la suivre, sans se laisser jamais arrêter au passage, sans s'abandonner au découragement.

En réalité, elle a fait ce que tant d'autres ne parviennent pas à faire : elle a, dès le début de son existence, su choisir et bien choisir. Faire un choix, ne pas se tromper dans son choix et puis, aller de l'avant. Adviennne que pourra.

C'est ainsi qu'à vingt ans, elle a décidé de quitter Alger, où elle suivait les cours de l'Académie, pour venir seule, avec si peu d'argent, à Paris. Elle n'y connaissait personne et elle voulait peindre, vivre de sa peinture. Elle a rencontré Zadkine et elle est devenue sa femme.

Ce qu'ont pu représenter de misères, de luttes, de déceptions, les premières années de son séjour, elle ne l'a dit à personne. Cela ne concerne qu'elle. Mais elle était sûre d'avoir bien choisi, et elle avait une volonté têtue que rien n'a pu vaincre.

A Sanary, on la rencontrait vers midi, faisant seule une courte promenade. Vers six heures, elle formait équipe, au jeu de boules. Il y avait des marins, des petits commerçants, des artistes. Tout le monde jouait aux boules, avec passion.

Valentine Prax tenait à bien jouer. Elle avait cet orgueil qu'ont souvent les intellectuels qui sont plus fiers d'avoir gagné une partie de tennis ou d'avoir bien ramé, que d'avoir lu le matin, dans une revue, un bel éloge de leur talent.

Valentine Prax, jouant aux boules, Valentine Prax se promenant, Valentine Prax prenant le soir une liqueur ou une verveine, au Café de la Marine... Où donc se cachait Valentine Prax peintre? Jamais on ne l'apercevait avec un cheval, une boîte à couleurs. Jamais on ne la voyait peindre en plein air. Où et quand travaillait-elle?

Certes, il existe des œuvres d'elle, faites en plein air, notamment à Caylus, où elle passe avec Zadkine, une partie de l'été. Mais elles sont peu nombreuses.

En réalité, Valentine Prax ne peint pas d'après nature. Elle ne s'attarde pas à une vision directe des choses. Qu'on ne s'imagine pas qu'il y a là, chez elle, un manque de sensibilité, une incapacité d'aimer la nature et de l'interpréter. Ceux qui sont vite troublés par un beau clair de lune, par un paysage « romantique » et qui extériorisent leur sensation immédiate, ne sont pas plus poètes que



PROTRAIT
par Valentine Prax

On ne voit qu'elle et elle pourrait passer inaperçue, tant il y a peu de recherche apparente dans sa toilette; tant il semble qu'elle ne veuille pas sacrifier à des modes passagères ou à de la coquetterie facile.

Cheveux très courts, très lisses, châtain clair, Valentine Prax est pourtant blonde, si adorablement, si purement blonde. Expliquez cela comme vous le pourrez. Blonde et très rose. Très douce aussi, encore que ses lèvres minces et son menton volatiles semblent là pour avertir les méchants et les intrus qu'il ne serait pas prudent de l'importuner ou de l'agacer.

Rares sont les visages aussi émouvants que le sien.

Valentine Prax si effacée, si timide, Valentine Prax ne parlant pas de son travail. Elle a des mouvements et des gestes lents, discrets, comme si elle craignait d'être trop remarquée, d'être accusée de prendre trop de place.

C'est là tout le mystère : cette jeune femme, qui ignore et a toujours ignoré l'intrigue, la flatterie, la com-

Aux Editions de l' "Eglantine"

Le dernier livre d'EMILE VANDERVELDE

L'Alternative

Capitalisme d'état ou socialisme démocratique

L'Eglantine, 6 rue Lambert Crickx

Un vol. 25 francs (C. Ch. P. 99093)

Nous devons à l'heureuse initiative d'Aldous Huxley, la publication tant attendue des Lettres de D.-H. Lawrence parues récemment en Angleterre.

Au moment opportun ce gros volume de plus de sept cents pages vient réfuter bien de sottises opinions émises sur la vie et l'œuvre de l'écrivain anglais.

Que d'encre répandue! que de bêtises! que d'incompréhensions! Je songe à Lady Chatterley's lover dont la vente a été prohibée en Angleterre parce que ce roman outrageait, dit-on, la morale publique.

En France où personne jusqu'à ce jour ne s'était soucié de lui, le nom de l'auteur se répandit par la traduction du même livre (bonne aubaine) lancée avec fracas sur le marché littéraire. Et sur Lawrence chacun de dire son mot. N'a-t-on pas vu un certain Gillet l'accuser d'obsession sexuelle dans les colonnes des Nouvelles Littéraires et nous le dépeindre selon l'expression pudibonde de cet auteur : « mordant à pleine bouche ce qui ne se nomme pas ».

Dans tous ces débats quelques voix seules se sont élevées intelligemment pour la défense de l'écrivain, car si celui-ci a ses enthousiastes nombreux, beaucoup d'entre eux ne l'ont pas compris.

Il reste le grand méconnu et je ré-

(1) Letters of D. H. Lawrence (Heinemann, éd.), 21 sh.

D. H. Lawrence, païen mystique

D'après ses dernières lettres à Aldous Huxley

pète que ce livre (1), précédé de la très clairvoyante préface de M. Huxley, vient éclairer à point la position intellectuelle qu'adopta l'auteur du Serpent à plumes vis-à-vis de l'art et de la vie.

Je n'ai pas la prétention de formuler ici un jugement sur la portée définitive de son œuvre. L'avenir nous le dira. Qu'il me suffise d'exposer rapidement quelques-unes de ses idées maîtresses, telles qu'elles me sont apparues au cours de mes lectures.

I

Car je est un autre. (Rimbaud).

Comment Lawrence conçoit-il le rôle de l'écrivain?

Pour lui l'art n'est qu'un moyen de transmettre un message aux hommes. Il ne s'agit donc pas de s'enfermer dans la tour d'ivoire esthétique chère à M. Benda, pour se fabriquer de la littérature. L'artiste n'a pas le droit de se désintéresser du reste de l'humanité. Sa mission est de nous indiquer la route à suivre dans la vie. Sans cela il n'a pas de raison d'être.

Son rôle en quelque sorte didactique, est assez semblable à celui que jouaient les poètes et les philosophes dans l'Antiquité Grèce. Mais alors que la philosophie façonne notre manière de penser, notre raison; la poésie et l'art (tout art valable étant poésie) agissent surtout dans le monde latent des sensations et des idées. Sur un plan différent deux « activités de l'esprit » (la philosophie et la poésie) poursuivent le même but : découverte de l'inconnu; toutes deux, elles cherchent le nouveau rapport toujours changeant entre notre moi et l'univers : l'harmonie.

Or, notre moi est double. Il existe en nous un moi conscient et un moi subconscient. La philosophie a l'air de du raisonnement et de l'abstraction développe le premier de ces deux moi; tandis que la poésie cherche à atteindre par la voie de l'intuition, le monde réel et concret de notre subconscience.

Sans doute la séparation entre ces deux domaines de l'esprit n'est-elle pas toujours bien tranchée et les deux activités peuvent se déborder, même parfois se confondre; mais le parallèle que je viens de tracer n'en

reste pas moins vrai dans ses grandes lignes et montre suffisamment l'importance qu'attache Lawrence, à l'art en tant que moyen de découverte et non de simple délassement de l'esprit.

On comprend aisément dès lors son mépris pour l'idéal de l'art pour l'art. Le travail laborieux du style, la composition, la recherche enfin du beau pour lui-même, tout cela rabaisse le rôle de l'écrivain à celui d'un artisan, fut-il bijoutier ou orfèvre.

Quand l'artiste n'a rien à nous révéler, à nous faire découvrir, qu'il se taise. Ce qui vaut dans une œuvre d'art c'est son dynamisme, non pas une approximation plus ou moins grande de la beauté parfaite et statique. Car ce qui est statique est mort. « La beauté sera convulsive ou ne sera pas », dira André Breton, dont l'attitude artistique se rapproche sur plus d'un point de celle de Lawrence.

Qu'importe le « fini », le « poli », aussi longtemps que le but est atteint : réveiller l'esprit de sa torpeur et l'inciter à l'action. Et l'expression spontanée et libre répond mieux à l'inspiration immédiate et passagère

du créateur. C'est pourquoi Lawrence reproche à James Joyce, ses excès de virtuosité et d'érudition. Joyce n'a pas su dépasser la littérature. Son symbolisme est tout artificiel et ne se dégage pas naturellement de son œuvre.

L'artiste ne doit s'exprimer que sous une forte poussée intérieure, indépendante de sa propre volonté, n'étant lui-même qu'un médium à travers lequel s'exprime la voix révélatrice de notre subconscient. « Comprennez-vous, dit-il, que l'on ne peut écrire et créer que quand cela vient, autrement cela ne vaut pas grand'chose ». Et encore pour expliquer le caractère purement intermédiaire de l'art : « Ma devise est l'art pour moi-même; si j'ai envie d'écrire, j'écris, si non, je ne le fais pas ». Mais, il continue, « la difficulté est de trouver la forme de sa passion : le travail est produit chez moi par la passion, comme des baisers ».

Combien cette dernière phrase rappelle les paroles de Rimbaud : « La première étude de l'homme qui veut être poète, est sa propre connaissance, entière. »

**

Mais l'artiste n'a pas à se préoccuper de sa personnalité, ni à s'enorgueillir de son talent. Il n'est qu'un homme comme un autre, doué seulement d'une faculté d'expression plus

d'autres ou plus compréhensibles. Leurs besoins sont, en général, fort limités et leur satisfaction rapidement atteinte. Ils ne rêvent pas d'échapper au monde apparent qui les entoure.

Ceux qui connaissent Valentine Prax savent combien elle aime le soleil, les fleurs, les coquillages; combien aussi elle est le gardien vigilant et dévoué des oiseaux nombreux de la volière, des pigeons du colombier et des chats recueillis par Zadkine, dans le jardin de la rue d'Assas, à Paris. On ne doit pas borner sa solitude aux bêtes dont on est légitimement propriétaire. Il y avait, l'été dernier, n'est-ce pas, Valentine Prax? un petit merle tombé du nid ou abandonné, que vous avez recueilli dans le jardin près de l'atelier de Zadkine. Vous l'avez nourri, soigné. Vous l'avez finalement emmené avec vous, à Caylus. Ce fut toute une affaire. Mais il était si frêle, le petit merle, et il avait tant besoin de soins. Que fut-il devenu sans vous? Il a grandi; vous l'avez ramené rue d'Assas et puis, un beau jour, il a repris sa liberté. Il n'est plus revenu. Vous n'avez guère été surprise de son ingratitude. Seriez-vous surprise du avantage de l'ingratitude des êtres humains?

Dans la vie de chaque jour, il y a tant de méchantes gens, tant de jaloux, tant d'ambitieux sans scrupules, qui sont à l'aise dans le mensonge et l'intrigue, tant d'imbéciles qui parlent, sans cesse, à tort et à travers. Il faut de longues années pour que l'on sache définitivement que rares sont ceux qui ne se composent pas une attitude, qui sont sincères envers eux-mêmes, comme vis-à-vis des autres, qui ne jettent pas tout à rien.

Alors, si l'on n'accepte pas simplement ce qui est, si l'on ne se sent pas la force ou l'envie de se défendre, d'attaquer parfois, il ne reste plus à un artiste qui veut continuer à créer, qu'à se composer un monde à lui. Un monde où les méchants ne sont pas de vrais méchants, où les amoureux ne se trahissent pas, où les pensées ne sont ni confuses ni troubles, où même le soleil vient quand on l'appelle et ne laisse pas transis de froid, l'hiver, les êtres qui ont connu la bonne chaleur d'Alger ou du Midi; un monde où la mer a toujours les tons que l'on aime; où les gens sont toujours plus ou moins des héros de la mythologie.

Voilà pourquoi Valentine Prax ne peint que dans son atelier. Voilà pourquoi, depuis qu'elle travaille, elle s'est toujours davantage, éloignée de la réalité, pour se mouvoir dans son univers à elle. Et ce qu'elle sait qu'elle ne peut exiger de l'existence, elle l'exige du petit monde qu'elle s'est créé, en dehors de la vie de chaque jour. Comme un peu repliée sur bruits du dehors...

Il y a sans doute une part de résignation dans cette attitude; un détachement ou une indifférence en face des problèmes d'aujourd'hui. L'art de Valentine Prax n'est pourtant pas vraiment inactuel; la sensibilité qui s'y révèle est bien de notre temps.

Elle a traité les sujets les plus divers. Elle a montré des prostituées dans la « bonne maison »; des acrobates au travail; des femmes à leur toilette; des amoureux se tenant par le bras; elle a peint des nus, des instruments de musique, des scènes de mythologie...

Dès le début, son souci de la plastique s'accuse; les masses sont toujours parfaitement équilibrées. Si ses premières œuvres révélèrent

quelques influences bien compréhensibles, elle eût tôt fait de dégager sa personnalité et de poursuivre son travail, dans une totale indépendance d'esprit. Il n'y a pas moyen de se tromper: un Valentine Prax n'est jamais qu'un Valentine Prax. Toutes ses qualités se découvrent dans les toiles qu'elle peignait il y a dix ans, mais, comme depuis, les formes ont mieux encore accusé leur valeur sculpturale, comme, aussi, les couleurs sont devenues plus riches, oserais-je dire plus sereines!

Il est peu de tableaux qui soient aussi profondément révélateurs de l'esprit, de la conscience et de la sensibilité d'un artiste.

Hommes et femmes, les personnages — qu'il s'agisse d'un jeune homme tenant en main un verre; d'une femme portant un instrument de musique ou assise devant une table chargée de cruches, de plateaux et de fleurs; d'un groupe installé dans une voiture tirée par un petit cheval — les personnages ont, dans les yeux, tout le rêve, tout le détachement et un peu aussi de la mélancolie que Valentine Prax garde en elle. Tous semblent avoir arrêté les occupations de chaque jour, éloigné les misères, les soucis, brisé les liens mêmes qui les relient aux autres êtres, pour s'évader, pour rejoindre des pays où tous les biens sont à portée de la main, où la méditation, l'envie, l'argent sont inconnus. A quels musiciens étranges et magnifiques qui ne seraient pas des hommes, sont destinés tous ces instruments merveilleux de musique qui sont rémis sur une toile? Et voici des coquillages de toutes formes, de toutes couleurs; d'extraordinaires oiseaux en plein vol; des grands papillons; des bateaux à voile. Voici également une mystérieuse nature inconnue, où il n'y aurait pas de gens hostiles et où l'existence serait facile.

Valentine Prax est la sœur spirituelle de Katherine Mansfield, de toutes celles qui, ayant tant demandé à la vie, ayant exigé d'elle tant de pureté et de beauté, ont fatalement été meurtries, désillusionnées, mais qui, au lieu de devenir des déabusées et de s'attarder égoïstement à l'analyse de leurs états d'âme, nous ont entraînés avec elles dans l'univers idéal qu'elles ont créé, pour oublier celui où nous vivons.

René GOLSTEIN.

A la Maison du Livre Belge

12, Rue des Colonies, 12

Écrivez :

Emile Vandervelde

L'ALTERNATIVE

1 vol.

25 francs

ATTENTION

Écrivains, Conférenciers,

Copies Royal

Rue Chair-et-Pain, 2, (Grand'Place) Bruxelles

Tél. 11.45.01

à étudié spécialement des prix pour la copie de vos manuscrits au duplicateur ou à la machine à écrire

VIENNE DE PARAIRES

LETTRES BELGES

Louis HANNAERT. — *Eclaircies*. (Éditions de Belgique.)

M. Louis Hannaert est l'auteur d'un recueil de récits, récemment paru sous le titre : *A la dérive*, où le fantastique se mêle harmonieusement au réel, et où l'on trouve de très curieux documents de psychologie vivante. Il publie aujourd'hui un nouvel ouvrage écrit dans le même esprit : ce sont des contes très courts, très ramassés, sortes d'anticipations morales, d'un caractère intime, où se révèlent certains recoins inédits de l'âme humaine. Cet écrivain me paraît exceptionnellement doué pour exprimer par la fiction le mécanisme mystérieux, souvent miraculeux, du subconscient. Médecin, son esprit cherche à démêler les fibres de l'organisme animal, ficelles de l'éternel drame physiologique, tandis que son instinct poétique suit les prolongements de la pensée et de la sensation dans l'infini.

Eclaircies me paraissent être, comme l'indique le titre, des échappées sur des paysages mentaux, intérieurs, que tout homme porte en lui, mais qu'il ignore. Le sommeil, ou simplement la rêverie, le fait d'une atmosphère spéciale, tendue, de l'état anormal de l'être causé par un moment de déséquilibre physique, ou d'oubli, font que nous plongeons soudain dans cet inconnu qui nous appartient comme la prunelle de nos yeux.

Quelques exemples pris dans *Eclaircies* montreront les étranges images psychologiques que l'auteur a voulu filmer. Un homme, qui fut riche et puissant, est ruiné par la crise. Délaissé par ses amis, il l'est aussi par son énergie et par ses propres forces, il cherche en vain ce qui fut jadis son âme. Plus la moindre réaction devant les objets qui lui procurèrent de la jouissance autrefois. Cherchant à reconnaître la cause de ce vide étrange, « il sentit qu'il ne pourrait retrouver d'apaisement qu'à près un long et pénible pèlerinage sur les routes du repentir. Il avait commis vis-à-vis de sa conscience un véritable crime, le crime de l'étouffement de sa sensibilité... » Dans un

autre conte, intitulé *Colère*, l'auteur étudie le mécanisme de ce sentiment : la tension, la décharge et enfin le contre-coup. Voici un cas touchant et curieux à la fois.

Un homme a dû abandonner toutes ses ambitions pour procurer à son fils une éducation capable de le conduire à cette brillante carrière qu'il n'a pu suivre lui-même. Dans ce but, il se livre chaque soir, après le labeur de la journée, à une besogne ingrate et sèche. Pendant qu'il travaille, son fils sous la poussée de quelque chose d'incompréhensible et de profondément émouvant sortant des zones mystérieuses du subconscient, s'est mis à dessiner le portrait de son père. Et celui-ci en voyant le dessin, a soudain la révélation que l'enfant réalisera tous les rêves qu'il a du lui-même abandonner. Enfin ce petit conte de trois pages, intitulé *R. I. P.* d'une étonnante lucidité dans le brouillard intérieur. Un vieillard veille sa femme moribonde. Il s'est endormi un instant. Lorsqu'il se réveille, il sent dans l'obscurité que quelque chose est changé; il sent que la mort a passé par là, et n'a pas besoin de chercher à reconnaître son pressentiment en touchant le corps déjà refroidi. Il se rassied pour veiller sa compagne morte, et meurt lui-même en s'endormant.

Ces citations sont bien sèches et ne peuvent donner qu'une pâle idée des contes de M. Hannaert. Si l'écriture de l'auteur d'*Eclaircies* ne me paraît pas encore fixée, ses hésitations mêmes sont extrêmement intéressantes. Je plains l'écrivain qui a trouvé d'emblée son moule. C'est grave et fort dangereux. Je ne suis pas éloigné de croire que cet écrivain, s'il ne reste pas prisonnier de lui-même, n'avancera pas bien loin dans la découverte du monde. Je préfère ceux qui n'arrivent à une forme définitive qu'après de longs tâtonnements, des recherches parfois décevantes, de douloureuses tentatives. Le travail de la création littéraire est aussi dramatique que celui de la nature où tant de faillites, de morts, sont nécessaires à l'écllosion de l'être sain destiné à survivre.

Franz HELLENS.

Courrier des lettres et des arts

OOO Le correspondant d'un quotidien français, a visité la prison de l'Alexanderplatz. Outre le chef communiste Thaelmann, il a vu dans leur cellule les écrivains de gauche, Torgler et Ludwig Renn, ainsi que Karl von Ossietzki. Aux questions qu'on lui posait, Torgler aurait répondu : Vous comprendrez qu'il me soit difficile, étant donné les circonstances, de répondre à toutes les questions que vous pourriez me poser. J'ai à lire dans ma cellule des journaux bourgeois, des livres religieux et aussi les contes gais de Souabe.

OOO Comment ne pas opposer à cette indifférence pour le moins singulière la courageuse attitude d'André Gide. Invité par l'Association des Écrivains et Artistes révolutionnaires de Paris, à présider une réunion organisée par cette Association au sujet des événements d'Allemagne, André Gide a, en ouvrant la séance, prononcé une allocution que reproduit *Marianne*. Nous en extrayons les passages les plus significatifs :

Vous avez tous été émus par l'extraordinaire motion des courageux étudiants d'Oxford, bientôt

suivis par celle des étudiants de Manchester. Peut-être un grand nombre de ces étudiants gardent-ils encore cette illusion, qui a longtemps été la mienne, je l'avoue, qu'une simple abstention suffisait, et que la résistance pouvait demeurer passive. Une telle résistance, hélas! risque d'être aussitôt balayée. Mais, pour toute autre forme de résistance, je veux dire : pour que cette résistance soit efficace, la plus grande union est nécessaire, une étroite union entre vous tous et une union de toute la classe ouvrière à travers les frontières.

OOO Y a-t-il un Pen-Club en Belgique?

Hitler a fait emprisonner un grand nombre d'écrivains allemands. Dans beaucoup de milieux on s'étonne du silence du Pen-Club. Peut-être attend-il que les sicaires nazis en aient mis quelques-uns à mal pour protester contre l'arbitraire de ces arrestations. Ou bien ce groupement est-il lui aussi partisan de la politique du moindre mal? Le Pen-Club profitera-t-il de l'occasion qui lui est offerte de détruire sa légende d'impuissance qui s'accrédite un peu partout?...

développée, d'une sensibilité plus aiguë, d'une imagination plus vive. Ces dons seront mis au service du progrès, s'il est un homme intelligent. Par le dépouillement méthodique de sa personnalité consciente, l'artiste développera son moi profond. Libéré des limitations du particulier, il atteindra au général. En un mot, il se fera « voyant » dans sa recherche de l'unité sous la multiplicité des apparences.

Lawrence, on le voit, est bien de cette lignée d'écrivains, tels Blake, Rimbaud et Lautréamont, dont le tourment fut la recherche de cette unité, de cette harmonie.

Nous le sentons dans ses livres et maintenant ses lettres viennent former le journal émouvant de ses efforts quotidiens.

II

Il faut parler de vie et de croissance au milieu de cette masse de destruction et de dissolution. (Lawrence).

Tout d'abord c'est la lutte pour s'affirmer écrivain, les mille difficultés matérielles inhérentes à la pauvreté, la passion.

A cette époque, il se cherche encore. Puis la guerre vient démonter toutes ses croyances et imposer une révision complète des valeurs humaines.

Partout c'est le désespoir, la désolation, la mort. Lawrence a l'obscur

pressentiment du désastre de l'humanité entière. Pourtant, il faut réagir, il faut croire à quelque chose et il se tourne vers la philosophie, mais en vain.

Bientôt il se rend compte qu'il ne suffit pas de souscrire de vagues et hypothétiques remèdes à l'esprit des hommes, car ce ne sont là que des palliatifs. Le mal qui est plus profond doit être attaqué à sa racine.

Or, cette guerre n'est qu'un symptôme de la maladie universelle. Notre civilisation est condamnée, parce que dans ce monde stérile et mécanisé, où il n'y a plus de spontanéité, ni de fraîcheur, l'homme n'est plus qu'un automate, l'esclave résigné d'une machine.

Les relations entre l'homme, la femme et l'univers ont été faussées et notre existence repose sur une base artificielle prête à crouler.

Le christianisme nous a léurré avec la promesse d'un paradis illusoire. Il a prêché le mépris de la matière et infusé dans notre esprit comme un subtil poison une conception absurde du mal et de son châtiment : c'est lui le grand fauteur. Notre vie physique est avilie, nous l'avons reléguée à l'ombre et au silence comme une turpitude.

Ainsi le christianisme nous a appris à nous méfier de notre propre corps, de notre instinct, de l'intuition et du mystère que nous portons en nous; et tout élan spontané et réel

a été stigmatisé du nom de péché. Ainsi naquirent le culte du moi conscient, de la raison et l'individualisme de notre civilisation.

Nous sommes comme des ballons qui flottent au gré des vents, sans attache à la terre.

Il s'agit de rétablir l'équilibre entre le corps et l'esprit, de rendre sa part à la nature, de nous retourner enfin vers la source vivifiante de passion depuis longtemps desséchée par l'intellectualisme et outrance d'un moi toujours éveillé; car, dit Lawrence : « La source de la passion et la brûlante obscurité qui vivifie toute la sphère terrestre, du centre, ce n'est pas le peu de joie allumé sur la surface qui fait cet homme ou celui-là, mais le feu sombre, la passion cachée et invisible, ni flamme ni chaleur, qui est la plus grande de toutes les passions ». Et encore : « Pourquoi ne pouvez-vous obscurcir vos esprits et savoir que les grands dieux vibrent dans l'obscurité et vous pénètrent comme l'obscurité par les portes inférieures, non par la tête »; et vous tourner encore vers les dieux de l'ombre, qui sont en vous, les impulsions obscures et les mouvements passionnels; et respecter la vie ».

Écoutez enfin cette « grande voix vive et sonore » dont parle Breton dans *Nadja*.

Si l'on pouvait vénérer de nouveau, comme il convient, l'acte sexuel, principe essentiel de vie, un

nouveau culte s'élèverait dans le « sang » et l'homme ressusciterait de la mort.

Lawrence s'est bien rendu compte que cette régénération de la société nécessite la destruction des valeurs anciennes : Il croyait donc en l'efficacité de la révolution comme un moyen de libération. De cette manière seulement, tel le phénix de la flamme purificatrice, l'homme pourra renaître à la jeunesse du monde.

Cependant Lawrence resta sceptique à l'égard du communisme, parce qu'il se méfiait instinctivement de tout système social et craignait l'emprise d'une nouvelle servitude. Mais je persiste à croire, avec M. Middleton Murry que seule sa conversion à la doctrine marxiste, aurait porté un coup à son inquiet génie et permettrait la réalisation de ses idées.

Il haïssait profondément notre civilisation périmée et corrompue où l'or est seul Dieu, l'homme une brute égoïste et la femme l'instrument servile de son plaisir.

Maintes fois, au cours de sa correspondance, il s'élève contre l'esprit servile du gain et « l'aveugle esprit de possession » qui caractérise notre siècle. Il constate que la production de richesse au profit de quelques-uns, est la seule raison d'être d'une nation : celle-ci ne veut point d'égalité dans la distribution des bienfaits de la terre, mais au moment d'une guerre menée à ses pro-

OOO Une enquête sur la possibilité pour les poètes modernes de se mettre d'accord relativement à une technique est ouverte dans le *Journal des Poètes* par le professeur Lucien-Paul Thomas. Jean Cassou, dans son dernier feuillet des *Nouvelles Littéraires* la commente longuement. Retenons ce passage : «...la poésie s'exprime par divers moyens : au temps du Romantisme, elle a pu s'exprimer par le vers régulier, plus ou moins assoupli. A l'époque dite classique, elle s'est plus souvent exprimée dans les circonstances et les rythmes de la prose que par les constances du vers. La poésie trouve son issue là où elle peut, et souvent par des voies inattendues... »

OOO Pour ou contre l'ornement.

Beaux-Arts ouvre une enquête menée par M. Brunon-Guardia dont voici le questionnaire :

— L'abandon de l'ornement par l'art décoratif contemporain marque-t-il une évolution heureuse, l'avènement d'une esthétique nouvelle, la formation d'un style propre à notre époque?

— Est-ce au contraire, une décadence contre laquelle il faut réagir? Quelle doit être alors la forme de cette réaction?

— Est-ce enfin une crise provisoire, un temps d'arrêt qui nous fait subir en attendant la naissance d'un style ornemental nouveau?

OOO On annonce :

Le *Clavecin tempéré* qui sera une série d'essais par René Lalou sur le siècle.

D'André Maurois, une *Introduction à la méthode de Paul Valéry*.

OOO M. Gaston Rageot a été réélu président de la Société des Gens de Lettres.

Toutes les forces doivent converger. Toutes les sociétés doivent travailler ensemble pour ce rayonnement de l'esprit, a-t-il déclaré à la presse. Très belles théories, mais peu réalisables si l'on considère qu'au sein de cette noble assemblée de nombreux écrivains montrent un trop grand attachement à un « esprit » qui ne tient pas compte des valeurs réelles à sauver.

OOO Louis Dumur, romancier, rédacteur en chef du *Mercur* de France, est mort à Neuilly. Il était âgé de 70 ans.

OOO La presse étrangère annonce qu'on vient d'inaugurer à Berlin un Musée juif où sont représentés 4.000 ans de judaïsme. Il comporte, dit-elle, des collections de peintures, de sculptures, des orfèvreries et des tapisseries, notamment un rideau de la Renaissance offert par le père de Frédéric-le-Grand à la première synagogue de Berlin en 1718. Le *Rapin* de Comedia ajoute avec raison : Voilà une nouvelle bien étonnante.

OOO Rilke pendant la guerre.

Dans *Literarische Welt* (Berlin, numéro du 3 mars), M. G.-H. Blokesch s'applique à détruire certaines légendes qui ont eu cours sur l'existence de Rilke pendant la guerre. Nous y apprenons qu'avant d'être incorporé en janvier 1916, le poète avait songé à rejoindre Romain Rolland en Suisse et à se mettre à sa disposition pour collaborer à son œuvre de paix.

OOO Le troisième volume du *Journal de la femme de Tolstoï* vient de paraître à Moscou.

On sait que les époux Tolstoï ne faisaient un journal qu'à l'effet de se dénigrer mutuellement, l'épouse étant représentée comme une Xantippe effroyable; l'époux, comme pourri d'égoïsme.

LES CHASSEURS DE CHEVELURES

LIBRAIRIE NOS LOISIRS

RUE DE L'HOPITAL, 26, BRUXELLES

Chèques postaux : 185.186 J. Mariot, Bruxelles

SPECIALITÉS :

Ouvrages sur la sexologie

Revue nudistes

Littérature antireligieuse

Renseignements sur demande

pres desseins, elle cherche à imposer à tous, ce fardeau de peines et de douleur. Et pourtant nous acceptons, presque sans révolte, ce système inique, nous nous conformons à ses lois. Dans notre lâcheté, nous nous soumettons au joug honteux du capitalisme et nous craignons de renverser le lourd charriot de ce monde, pour connaître la liberté.

Toute sa vie, Lawrence lutta désespérément pour le salut. Aiguilloné par son obscur démon, il poursuivra dans ses voyages à travers l'Europe et l'Amérique, le mirage fuyant d'une terre idéale. Finalement, dans sa recherche éperdue, il se tournera vers les peuplades primitives du Mexique, puis reviendra mourir en France, toujours insatisfait et l'esprit encore plein de projets pour l'avenir.

Je voudrais, avant de terminer cet essai, dire toute l'émotion qui se dégage de ces pages vivantes et spontanées où l'homme que fut D. H. Lawrence se livre tout entier; un puissant souffle lyrique soulève par moments cette prose un peu lourde.

On connaît l'atmosphère hallucinante de ses romans qui nous enveloppent lentement comme une brume; mais on oublie trop souvent que Lawrence resta jusqu'à la fin de sa vie profondément poète.

Charles MONCHEUR.

IMAGES CONGOLAISES

Bruxelles, caporal noir

Le caporal noir Bruxelles n'avait pas toujours aimé le service militaire. On l'avait recruté en lui mettant la corde au cou, car l'apprentissage du métier de soldat est loin d'être agréable pour un indigène.

On lui avait pris le « Pignet » en le plaçant contre la porte du bureau du territoire; on avait tranché sa dernière palabre et il avait été expédié au camp d'instruction de Lokundou par un de ces bateaux qui paraissent naviguer dans des prairies vertes tandis que des nuages en paquet de riz s'élèvent au ciel.

Ce voyage l'avait amusé: les machines, le poisson fumé, l'animation des postes à bois, les escates au parfum d'huile de palme rance le long du fleuve, tout cela faisait oublier les huttes de paille du village.

Il reçut l'équipement et apprit à reconnaître le « mazor » qui est le père du capitaine, qui est le père du lieutenant, qui est le père de « l'adjutant-seff » qui est le père de « l'achpirant ».

Puis ce furent la gymnastique, les exercices d'escrime à la baïonnette, l'école du soldat, par les matins frais près du mat de pavillon où, à la fête nationale, le drapeau flotte. Les cris sonores, les « à-gauche, gauche », les « allongez le pas » se multipliaient pour le sauvage. Après cela, venait la « tourie ».

Le nègre Bruxelles, à cette époque, faisait des demi-tours à l'ordonnance, partout, dans un bureau, dans une église, devant un Blanc, dans un magasin.

L'uniforme du soldat noir se composait de la tenue kaki, du fez kaki et des bandes molletières. Le soldat noir marchait à pieds nus. Et la grande distraction de Bruxelles, c'était le fusil. Il aimait nettoyer soigneusement le Mauser, cette arme diabolique, assis devant la paillotte tandis que son perroquet faisait des exercices sur le mur, la tête en bas.

Cependant il commença à récolter quelques punitions; son carnet militaire renferme les inscriptions suivantes:

Un mois de cachot: maraude avec effraction;

6 coups de fouet (le fouet réglementaire en peau d'hippo): Inattention à l'exercice;

15 jours de servitude pénale: Avoir tenté de dérober une pince universelle;

15 jours de cachot: Avoir entretenu des relations coupables avec la femme d'un soldat de la même unité; 6 coups de fouet: Manque d'application à l'école.

Le soldat Bruxelles apprit à se conduire: il volait des poules et avait des succès auprès des négresses, notamment auprès des femmes Bangala, marchandes de beignets aux bananes, qui attendaient les sorties du camp, le soir.

Le soldat Bruxelles fut alors envoyé à Elisabethville, à la compagnie en service actif. Il aimait cette ville: c'est là qu'il avait dû se rendre chez le médecin par suite de moux de dents. Il s'était étendu dans une chaise-longue, avait ouvert une bouche large comme un drapeau tricolore. Le médecin avait pris une machine et « croc » la dent était arrachée. Puis il avait mis là-dessus un remède blanc comme le sel.

Au camp, à Elisabethville, la journée du soldat nègre était bien remplie: le matin, exercices, puis « tourie », examen des fusils par le commandant de la compagnie qui distribuait beaucoup de cigarettes aux soldats et qui est le père du capitaine, se mettait l'œil devant le trou du fusil et, pour un fusil sale, c'était six coups de chicotte près du bureau.

Après cela, les soldats noirs allaient faire des briques pour la maison d'un Blanc extrêmement long.

Le soir, Bruxelles se promenait près des magasins où l'on vend des cigarettes et des mouchoirs de tête. Parfois le commerçant appelait et montrait des vêtements, mais Bruxelles n'avait presque pas d'argent et il devait vendre des œufs de poule pour en obtenir. Bruxelles se promenait, accompagné d'un camarade, le soldat de 2^e classe, Kakala Sindani, près des machines à cadre où l'on confecture des robes de femmes, près des magasins où l'on vend des boîtes d'allumettes et des savons. Les factoreries étaient toutes blanches sous un ciel orange ou illuminé sous l'éclairage de chaleur.

Parfois Bruxelles gardait les nègres du « Blok » qui sont attachés par une chaîne comme des chèvres. Le samedi, c'était la ration et la distribution, dans des bassins ou des touques d'essence vides, de farine amanio, d'huile de palme, de fèves, de sel et de morceaux spongieux d'estomac de bœuf.

Un beau jour, Bruxelles obtint le

permis de cohabiter avec Anna Kékésé et il se mit en ménage. Les femmes des soldats noirs sont terribles. Bruxelles en sut quelque chose, le jour où ayant voulu tromper sa femme, celle-ci lui tira violemment les parties génitales, si violemment que le noir tomba à terre évanou.

Bruxelles a maintenant un enfant. Il devient un ancien. Il reçoit toujours des théories sur la solde du soldat s'élevant à « septante-cinq centimes par jour plus une makouta ». Il élève des jeunes chiens, un perroquet, des poules. Le perroquet reçoit des corrections sur les pattes, grimpe sur le toit de la paillotte et sera peut-être revendu cher. Parfois un feu ou le coucher de soleil allume de nouveau dans les yeux de Bruxelles des lueurs de sauvagerie, un goût sadique pour la barbarie, mais ces lueurs s'éteignent bientôt.

Le nègre Bruxelles vient d'être nommé caporal. Il était déjà tireur d'élite.

Je l'ai revu ces derniers temps; c'était à la tombée du soir et le caporal nègre m'a salué sous un immense ciel tout rose.

Georges DULONGE.

Club de l'Ecran

63, Avenue du Parc

Mardi 11 Avril à 20 h. 30
au CASINO
38, ch. de Louvain (pl. Madou)

Unique représentation à Bruxelles
du grand film parlant anglais

"Arrowsmith"

réalisé par John FORD

interprété par

R. COLMAN et Helen HAYES

d'après le roman de

SINCLAIR LEWIS

Introduction par

P. G. VAN HECKE

Entrée 10 fr. — Membre 7 fr.
Chômeurs 1/2 tarif

CALENDRIER DES CONCERTS

Mercredi 5 avril:

20 h. 30. Concert Georges Pistch. (Conservatoire).
20 h. 30. Récital donné par Mlle Pauline Aronstein et M. Maurice de Groot, Schumann et Fauré. (Maison d'Art).

Jeudi 6 avril:

20 h. 30. Concert Ysaye: Récital de violon par M. Gabriel Bouillon. (Grande Salle du P.-A.).

Vendredi 7 avril:

20 h. 30. Récital de piano et chant par Mmes Minet et Reban. (Salle de Musique de Chambre Palais des Beaux-Arts).

Samedi 8 avril:

14 h. 30. Concert du Conservatoire: Passion selon Saint-Jean, de Bach, sous la direction de M. Defauw et avec le concours de Mmes Thy. Montfort, Teugels. MM. Ravelli, Jouette, Toutenel, Mme Tauvoye, MM. Malengreau et Frezin. (Conservatoire).

17 h. Association Symphonique de Bruxelles: concert sous la direction de M. Strens et avec le concours de M. Koch, violoniste, Mozart, Strens, Brahms, Strauss. (Alhambra).

Dimanche 9 avril:

14 h. 30. Deuxième audition du concert du Conservatoire. (Conservatoire.)

Lundi 10 avril:

20 h. 30. Troisième audition du Concert du Conservatoire. (Conservatoire.)



AU PARC

JEANNE

Jeanne, c'est l'enfant qu'on n'a pas eu, qu'on n'a pas voulu avoir. C'est le regret d'une maternité à jamais perdue. Disons tout de suite qu'au point de vue social la pièce est discutable puisqu'elle condamne en fin de compte l'avortement. Mais ça n'est point pour l'instant notre dessin.

Madeleine, petite ouvrière habile à composer un bouquet de fleurs artificielles, est devenue la maîtresse d'André, le fils de sa patronne. Un soir, elle avoue à son compagnon sa prochaine maternité. Celui-ci se fâche, puis la supplie de faire ce qu'il lui dira. Elle obéit, et l'enfant ne naît pas.

Dix ans passent, et le fantôme de cet enfant ne quitte pas Madeleine qui regrette amèrement son acte. Elle souffre de n'aimer qu'un désir, qu'un regret. Elle choisit les enfants des autres. Et lorsque la vieillesse est venue, les deux époux se retrouvent, tristes et seuls, avec comme souvenirs les jours misérables d'une vie qu'eux-mêmes ont gâchée.

Si la pièce d'Henri Duvernois n'est pas exempte d'un certain romantisme, elle contient cependant plusieurs scènes d'une grande beauté. Elle nous offre cette originalité d'évoquer trois époques et de créer admirablement trois atmosphères totalement différentes. Les deux premiers tableaux se déroulent en 1885, le troisième dix ans plus tard et le quatrième de nos jours. On y retrouve cet humour sentimental et ce goût du drame intérieur qui caractérisent Duvernois.

Régina-Camier joue cette comédie en grande artiste. Tour à tour jeune et très Mimi Pinson, puis douloureuse et résignée, et enfin vieille et malade, elle est émouvante avec une sobriété de moyens dont on ne saurait assez la féliciter. Grâce à l'humanité dont elle imprègne son rôle, celui-ci devient acceptable malgré son caractère particulier.

Les autres interprètes, et particulièrement Harry-Krimer, Ninon Gille, Annie Cariel et André Rambuert, entourent avec beaucoup de talent Régina-Camier.

AUX GALERIES

BOURRACHON

On connaît cette comédie-vaudeville de Laurent Doillet que le théâtre du Parc nous révèle voici un an ou deux. Bien construite, avec des situations qui auraient pu être dramatiques mais que l'auteur a voulu amusantes, cette pièce s'écoute et s'oublie avec la même facilité. Spectacle agréable, divertissant, sans plus.

Si Bourrachon-pharmacien connaît la prospérité et jouit de la considération de tous, Bourrachon-mari connaît surtout la déveine. Trompé par sa première femme, il ne tarde pas à s'apercevoir que la deuxième est moins vertueuse qu'il le pensait. En effet, après cinq mois de mariage, elle met au monde un superbe garçon dont il ne peut se convaincre qu'il est le père. Un vague petit cousin de la jeune femme pourrait sans doute éclaircir le mystère de cette paternité, mais il ne juge pas utile de le faire. Tout finit d'ailleurs par s'arranger, car Bourrachon est un brave homme, et aussi parce que les spectateurs aiment les histoires qui finissent bien.

Signoret est un pharmacien qui a du ventre et de la bonhomie. Il est naïf et incertain comme l'a voulu l'auteur. Vandérie est un petit cousin qui n'est pas très à son aise, Linitys une accouchée charmante et Lily Mercier une sœur tyrannique d'un comique mesuré.

Marcel DEHAYE.

LE CARREFOUR

5, Place Madou, Bruxelles

Les Films de Jazz

de

Duke Ellington et Jimmy Johnson

et

La vie à 18 ans

ne passeront plus que

QUELQUES JOURS

Places depuis 4 francs

LE CINEMA

Le cinéma dépasse

Le cinéma ne nous a guère accoutumés à de sensibles surprises.

Il eût pu, il pourrait encore (du moins exceptionnellement, — ne soyons pas trop exigeants) être l'expression la plus complète de ce cri intérieur qui nous prend aux entrailles, et qui est la voix même de la vie.

Ce cri, quelques rares films l'incarnent, qu'il serait impossible d'oublier: je pense à l'Opéra de Quai Sous, à Mädchen in Uniform, je pense à l'Age d'or et à l'admirable Halleluyah, à Scarface, peut-être à Arrowsmith.

Je pense surtout à Je suis un évadé, les égalant en cette puissance profonde qui n'a que faire des canons de la « beauté », qui dépasse celle-ci, qui la me.

Poésie des troublantes Jeunes filles en uniforme ou des magiciens noirs d'Halleluyah, puissance dévastatrice de Scarface ou de l'Age d'or: l'essentiel en échappe aux pauvres mots, et ce qu'Arrowsmith ou Je suis un évadé portent en eux de secrète, de brillante révolte soit contre la fatalité des destinées, soit contre une société cyniquement, féroce, injuste et criminelle.

Cela, nul ne l'a dit, de ceux à qui leur foi en ces œuvres humaines a dicté les plus fougueux éloges.

Mais s'ils ne l'ont pas dit (s'ils n'ont pas trouvé et ne trouveront pas les mots qu'il faut, pour le dire), ces œuvres, poèmes ou cris, ont allumé en eux un feu qui n'est pas près de jaillir, qui jaillira enfin pour s'attaquer aux assises du vieux monde dont la folie l'alluma. Et ce sera la lutte pour la Vie.

OOO

Je suis un évadé est l'histoire, on le sait, authentique, ou peu s'en faut, de l'écrivain américain Robert-Elliott Burns, dont les mémoires antiques, récemment publiés, inspirèrent le film de Mervyn le Roy.

Dans le film, le héros se nomme James Allen, et si jusqu'à son premier emprisonnement leurs aventures se confondent, Allen, évadé, deviendra ingénieur, tandis que Burns, dans une réalité moins belle que la fiction, devient directeur du Great Chicago Magazine, importante feuille bourgeoise, membre de l'association du commerce, etc. Tout ce que le personnage d'Allen, dans les meilleurs moments du film, exprime de révolte inconsciente contre les lois iniques qui l'écrasent, Burns le fait, prêt à se réconcilier, à sa libération, avec la société. Libéré, Burns reprendra, dans le monde bourgeois, sa situation « honorable » et envia. Allen, dans le film, évadé pour la seconde fois, s'enfonce dans la nuit mortelle avec, pour toute réponse à la question angoissée d'une femme: « De quoi vivez-vous? » une plainte, lourde de secrète révolte: « Je vole! »

Quelques moments inoubliables: le petit jour dans les casemates des prisonniers, les chaînes libérées, et le départ vers le travail, en autos-camions — les coups de nerf de bœuf — Allen faisant déformer ses fers par un nègre gigantesque — son évadement — l'arrivée à Chicago, la petite prostituée — la visite du frère d'Allen, après la seconde incarcération de celui-ci — sa seconde évadement — l'épilogue.

Paul Muni, dont Scarface nous avait révélé le talent bouleversant, incarne James Allen, avec une humanité qu'il nous semble rencontrer pour la première fois chez un acteur. Et il n'est pas jusqu'aux scènes de la fin, où son beau visage intelligent, déformé par la peur et la folie qui vient, jusqu'à n'être plus que l'obsédante image de la souffrance,

s'enfonce dans l'ombre pour toujours, qui ne soient inoubliables.

OOO

Nous devons au cinéma américain, Arrowsmith, et son émouvante simplicité. Nous lui devons Scarface, Street Scene, Back Street, ces histoires sans fin où chante la vie nue.

Nous lui devons aujourd'hui Je suis un évadé, un film qui nous ébranle jusqu'au fond de nous-mêmes, et sur lequel nous brûlons de connaître le sentiment des hommes (pour nous décider quant à notre jugement sur eux), un film à mettre aux poudres le feu d'une colère immense.

Il lui sera, dès lors, beaucoup pardonné, pour nous avoir donné ces chants profonds devant lesquels se taisent les mots et le bavardage impuissant d'un autre cinéma, lamentable. G. DER.

METROPOLE

Le palais du cinéma

Le film dont toute la critique française a parlé

Je suis un Evadé

Réalisation de Mervyn le Roy

avec

l'inoubliable PAUL MUNI
de "Scarface",

UN SPECTACLE
SENSATIONNEL !..

Revue de cinéma

DOCUMENTS 33

Documents 33 déclare se proposer pour but une critique des valeurs esthétiques et sociales en cours à partir du cinéma, forme la plus actuelle de l'expression.

Lire dans le n° 1: Bilan 1933, brève et précise mise au point, de Georges Altman. — Une éthique du film: Scarface, par Denis Marien. — Des études critiques extra-cinématographiques de Carlo Suarès, Marcel Lecomte, Guy Mangeot; la critique des films et des livres, etc.

Une illustration abondante et choisie.



MARIE DRESSLER

dans

Mes Petits

Mise en scène de
CLARENCE BROWN

Du rire, de l'émotion

Un film humain

ENFANTS ADMIS

STUDIO

Palais des Beaux-Arts

23, rue Ravenstein

Deuxième Semaine
de l'amusant film russe de
Granowski

Les treize malles

de Monsieur O. F.

Spectacle permanent tous les jours
à partir de 2 h. 30. Dernière séance
à 9 h. 15. Prix ordinaires des places.

LA SEMAINE MUSICALE

Concerts anciens et modernes. — Georgette Viala. — Nicolai Orloff. — Brahms aux Concerts Defauw. — Mlles Gabetti, violoniste et pianiste.

Le premier concert de la série des Concerts anciens et modernes illustre les buts essentiels de cette association: unir dans un même culte les formes anciennes et modernes de l'art musical: donner des œuvres nouvelles et ressusciter les compositions marquantes du moyen-âge et de la Renaissance en leur restituant autant que possible leur sonorité particulière par l'emploi d'instruments anciens. Le programme était choisi parmi les œuvres d'une époque allant de G. de Machaut à Poulenc, c'est-à-dire du XIV^e siècle à nos jours.

Guillaume de Machaut est aussi bon musicien que poète. Remy de Gourmont écrit à son sujet: « Il n'y a rien en lui du trouvère, rien du jongleur. S'il chante et s'il « fablioie » c'est pour son propre compte, pour son propre cœur. Il y a un parallélisme presque complet entre lui et son contemporain exact: Pétrarque. » Et continuant le parallèle, Remy de Gourmont esquisse la figure de Péronne d'Armentières, que Machaut aime à l'automne de sa vie.

Machaut introduisit dans la musique française un peu de légèreté et de la grâce de l'école de Florence. Ses ballades chantées par M. Anspach et accompagnées au virginal, à la vielle et à la flûte douce, ont une ligne musicale d'une poésie douce et sont pourtant d'un modelé ferme.

Les ensembles de flûtes (discantus, alto, tenor,

basos) étaient autrefois fort prisés. Connues des Egyptiens et des Grecs, les flûtes à bec ou flûtes douces, ont un son suave où flotte une ombre de mystère, comme si elles ne donnaient qu'un reflet magique du son. La Suite, de Johan Faber (1780) a, dans sa concision extrême, un charme tout spécial: la petite marche qui la termine est une perle musicale. Il y a dans cette suite beaucoup de musique en peu de notes.

Les Sept paroles du Christ, d'Henrich Schütz (1643) — élève de Gabrieli — est un point d'intersection des courants musicaux du XVII^e siècle: tenant à la fois à la monodie accompagnée et encore à l'ancien style polyphonique alors en pleine transformation, cette œuvre évolue dans une atmosphère sonore spéciale, un peu trouble. Elle évoque sans effets extérieurs, avec une implacable objectivité, une destinée cruelle qui doit s'accomplir. C'est le caractère déterminé, interchangeable du drame divin qui domine l'œuvre. Bach dans ses Passions introduit le sentiment humain, faisant intervenir comme élément premier la sensibilité de l'homme.

La partie du programme consacrée aux œuvres d'aujourd'hui, comprenait la Lehrstück (Leçon) d'Hindemith, composée d'après un texte de Paul Brecht, auteur du livret de l'Opéra de Quai sous et de cet intéressant Mahagony de Kurt Weill que l'on devrait bien nous donner. Lehrstück illustre

cette antique constatation que l'homme n'aide pas l'homme. Le texte se charge par endroit de développements intempestifs, de balbutiements insupportables: pourtant Hindemith, dans cette participation très inégale, s'avère une fois encore un musicien qui a quelque chose à dire et qui le dit avec force et simplicité, souvent même avec brutalité.

Le Bal Masqué, de Poulenc, est un divertissement délicieux: dans un style vif et coloré, ce compositeur dont l'art précis est plein de charme, entoure les poèmes de Max Jacob d'une allégresse malicieuse. L'emploi discret d'une batterie de jazz concourt à donner à la partition beaucoup de diversité rythmique et une netteté d'accent très curieuse.

Ce programme particulièrement intéressant était un peu long et eut gagné à être souligné des chants de Nabokof, d'une qualité inférieure au reste du programme.

Mlle Georgette Viala a affirmé au cours de son recital, ses qualités de pianiste au mécanisme parfait, au jeu à la fois puissant et nuancé. Très musicien, Mlle Viala trouve le style qui convient à l'interprétation des divers auteurs: dans Ravel, son jeu est fin et expressif — image dans Turina.

M. Nicolai Orloff s'est révélé au cours de son

recital aux Concerts Ysaye, un pianiste de grande classe. Il interprète la musique de Chopin avec un sentiment très délicat et beaucoup d'élégance, sans affadir pour cela cette musique qui contient une grande force intérieure que les interprètes négligent trop souvent au profit d'une fausse sentimentalité. Parmi les œuvres russes modernes il joua, la Toccata de Prokofiev, deux Préludes de Rachmaninoff et une Sonate de Scriabine.

Brahms, dont les Allemands font tant de cas, est si souvent ennuyeux et pédant qu'on ne lui sait aucun gré des belles pages que son œuvre comporte. Le concert Defauw qui lui était entièrement consacré, fut extrêmement monotone, malgré la pantomime du chef d'orchestre.

Mlles Gabetti, violoniste et pianiste, ont donné en première audition, une Sonate Orientale, de M. G. Knosp. Sur les mouvements de la sonate classique, librement traités, M. Knosp a évoqué avec beaucoup de bonheur et de chaleur, des impressions arabes. Mlles Gabetti toutes deux très jeunes, ont fait preuve de dons qui leur présagent un bel avenir. Les attaques manquent encore de netteté, le style de mordant, mais elles ont un incontestable talent et apportent mieux que des promesses.

J. WETERINGS.

le ROUGE et le NOIR

Pour l'amnistie

Contre la guerre et le fascisme

Un débat à la Tribune libre, mercredi dernier

On sait que deux projets de lois ont été déposés à la Chambre en faveur de l'amnistie. Depuis, un comité s'est constitué dans le même but, et nous en avons parlé récemment dans ce journal.

Le débat de ce soir devait surtout mettre en lumière l'opportunité flagrante d'une loi qui concernait désormais, et sans équivoque possible dans notre pays, « les faits politiques, militaires ou de grèves dont le mobile, étranger à tout intérêt exclusivement personnel, est d'affirmer ou de faire aboutir des revendications d'ordre politique, moral ou social ». Tels sont les termes employés dans l'appel que nous adressâmes récemment le comité en faveur de l'amnistie, dont plusieurs membres devaient venir parler ce soir.

Tout d'abord, il s'agit d'éclaircir cette notion de l'amnistie pour des hommes que l'on appelle, à l'origine de leur procès, « traîtres » ou « lâches » et qui, en réalité, à la faveur du temps surtout, finissent par être reconnus comme des idéalistes ou simplement comme des gens plus propres que les autres.

Traitant de faits bien actuels, en publiciste que l'on connaît assez ici, notre collaborateur Mil Zankin prit le premier la parole pour défendre les objecteurs de conscience, réclamant pour eux, en ce moment même, amnistie pleine et entière. « En cette heure noire, commença-t-il, qui a vu s'écrouler tant de nos beaux espoirs... », à cet instant enfin où la guerre vient et se rapproche indéfiniment, les objecteurs de conscience sont les jeunes gens courageux par excellence de notre génération, et font plus pour la paix que tous les manifestes et toutes les conférences. Aussi bien sont-ce aussi les seuls qui travaillent effectivement à sauver l'humanité. « Enfoncez les portes de leurs prisons, conclut Emil Zankin, c'est la première étape de votre propre libération. »

Après ce préambule de notre ami, proferé d'une voix vibrante et avec cette générosité, cet idéalisme vrai qui le caractérisent, Ernestan qui présidait la séance, passe la parole à Paul Ruscart, professeur et homme de lettres.

Ce n'est plus le lieu ici de présenter Paul Ruscart. C'est la troisième fois, je pense, qu'il revient à notre tribune, pour y défendre comme Mil Zankin tout ce qui lui paraît humain et rationnel. Mais dans le cas présent, il était plus qualifié que nul autre, et qu'en aucun autre débat, pour intervenir. Lui aussi, c'est un idéaliste, et un artiste profondément vibrant, mais ce lyrisme qu'il a gardé intact dans son esprit et dans son cœur, n'exclut pas de ses incursions dans la chose sociale, un sens très réaliste des événements. D'autant enfin qu'il avait justement à nous parler des condamnations, prononcées tout de suite après la guerre, pour activisme et prétendues « intelligences avec l'ennemi », et qu'il connaît fort bien le sujet puisqu'il fut parmi les victimes. L'exposé qu'il nous fit des peines portées, aussi bien en Flandre qu'en Wallonie, contre des idéalistes dont la conscience parlait plus haut que ce qui les entourait immédiatement, est effrayant. De nombreux applaudissements soulignèrent, comme pour Mil Zankin, son appel à l'amnistie totale pour faits de guerre.

Et l'on allait entendre, tout de suite après, l'avocat Pierre Vermeylen, du parti communiste.

Pour M. Pierre Vermeylen, comme pour M. Lejour, il y a peu de temps, cette question de l'amnistie appliquée spécialement maintenant aux faits de grève, est une question de « force contre force ». Si la Belgique, seule dans son cas en Europe, ne s'est pas encore décidée à voter la loi, c'est que les gouvernements, qui se succèdent chez nous, sont de plus en plus des gouvernements de peur et de réaction. Le moindre échappatoire de pure générosité ne leur est même plus permis. Contre cet état de faits, déclare Pierre Vermeylen, une seule action possible à l'avenir : la pression révolutionnaire. Et il ajouta : « Que vous soyez ou non communistes, qu'est-ce que ça fait?... La défense de ce projet d'amnistie regarde la valeur avant tout humaine de l'homme... »

Après quoi, il y eut entre Paul Ruscart et Pierre Vermeylen d'une part, entre celui-ci et le public d'autre part, une controverse du plus vif intérêt.

« Faut-il encore être pacifiste, à l'heure actuelle? » demanda quelqu'un dans la salle à l'adresse des orateurs qui avaient tous si bien parlé. Paul Ruscart répliqua qu'il fallait continuer à être pacifiste envers et contre tout, mais un pacifiste belliqueux, c'est-à-dire capable de prendre l'offensive contre tous ceux qui, de près ou de loin, à court ou à long

Le discours de Mil Zankin

Lors du débat sur l'Amnistie dont nous donnons un compte-rendu d'autre part, l'intervention de notre collaborateur Mil Zankin fut chaleureusement accueillie par les auditeurs.

Il nous a paru utile d'en publier ce court extrait qui est un appel à l'union de toutes les forces démocratiques en vue d'une lutte vigoureuse en faveur de l'amnistie et contre le fascisme.

... Je vous demande à qui devaient être infligées ces années de prison : aux mercantis-armuriers qui ont aidé la racaille militariste prussienne à prendre le pouvoir ou aux objecteurs de conscience qui ont tout offert, tout sacrifié afin que leur peuple soit épargné dans le massacre collectif et total qui se prépare ?

Car cette guerre se prépare, cette guerre est proche et menaçante ! Et ce n'est point moi qui vous l'affirme mais des gens comme Lloyd George et Baldwin qui ont l'habitude d'être renseignés et qui pèsent leurs paroles, des gens comme Paul-Boncour qui dans un discours récent disait que le sort du monde se jouerait dans les mois qui viennent.

Cette guerre est là, si les peuples n'ont ni l'audace ni le courage de réagir. Cette guerre est là si le fascisme parvient à s'implanter encore dans quelques pays. Et le fascisme voyez-vous, peut fort bien se passer de chemises noires ou brunes, le fascisme s'accommodera aussi bien du gibus et de la queue de morue d'un quelconque ministre-financier.

Le fascisme, en Allemagne, c'est Hitler homme de paille de la Schwerindustrie, en Belgique, c'est Tartempion, premier commis de la Société Générale.

Et le fascisme est là et tout vous le démontre : ce désir non caché de répression féroce, ces pleins pouvoirs accordés à un gouvernement de réaction, ces atteintes constantes au droit de parole et à la liberté de la presse, ces mesures arbitraires qui ne se comptent plus, cette violation quotidienne d'une Constitution agonisante, cette famine organisée et voulue que provoquera « l'état de besoin ». C'est tout cela le fascisme et non point la mise en scène avec faisceaux en carton-pâte et croix gammées en fer blanc.

C'est cela le fascisme et c'est cela la guerre. Et si vous ne brisez pas cela, si à ces attaques sournoises et systématiques contre vos droits essentiels, vous n'opposez pas la résistance la plus décidée, c'est la débâcle complète de la démocratie, c'est la fin de tous vos espoirs et de toutes vos raisons de vivre.

Si vous persévérez dans votre apathie, si vous vous en tenez à cette tactique de la défensive et du recul stratégique que certains nomment la politique du moindre mal mais que Tardieu appelait la stratégie du chien crevé au fil de l'eau, mais, qu'ici même, Philippe Lamour dénommait une politique de cocus ; si vous vous en tenez à ça, dès lors c'est le fascisme militant et triomphant en Belgique d'ici quelques années, sinon d'ici quelques mois.

Vous n'avez qu'une chance de faire reculer la réaction : c'est de reprendre l'initiative de la lutte, c'est l'offensive ! Et vous ne serez assez forts pour re-

prendre l'offensive que lorsque sur quelques points précis, sur des problèmes d'une signification plus haute que des combinaisons de partis ou de prébendes à défendre, lorsque sur des questions essentielles vous serez parvenus à réaliser l'union de tous les honnêtes gens qui ne sont pas encore mûrs pour l'esclavage et pour l'abattoir.

Et l'un de ces points qui par sa valeur humaine est à même d'unir toutes les bonnes volontés, tous les dévouements, c'est précisément l'amnistie que nous défendons ici. L'amnistie la plus large, la plus entière !

Dans une certaine mesure, elle nous a permis de réaliser déjà une sorte d'unité. Il dépend de vous tous que ce front unique s'élargisse.

Il dépend de vous que toutes les iniquités commises depuis la guerre trouvent enfin réparation.

C'est justice que vous meniez avec nous ce combat ! C'est parce qu'ils veulent vous épargner une nouvelle guerre que les objecteurs de conscience sont emprisonnés ; c'est en luttant pour votre pain à tous que des travailleurs ont été frappés si durement ; c'est au service de leur peuple que les fédéralistes flamands et wallons ont encouru des peines aussi cruelles.

Justice pour ces hommes ! Amnistie pleine et entière ! Sauvez ces victimes. C'est la première étape de votre propre libération.

MIL ZANKIN.

Après la tribune libre d'Anvers, la tribune libre de Verviers vient d'être inaugurée avec grand succès. Un grand débat eut lieu, la semaine dernière, sous la présidence de M. Carabin, devant plus de 300 auditeurs, sur ce sujet : Pour et contre le désarmement.

Les orateurs étaient MM. Emile Laurent, rédacteur au Travail, le major Brouyère, Maurice Bonhomme, Deliege, etc. Les débats se sont prolongés jusqu'à minuit. C'est dire l'intérêt qu'on y a pris. Bon succès à la tribune libre de Verviers !

Tribune libre de Verviers IRIS

Après la tribune libre d'Anvers, la tribune libre de Verviers vient d'être inaugurée avec grand succès. Un grand débat eut lieu, la semaine dernière, sous la présidence de M. Carabin, devant plus de 300 auditeurs, sur ce sujet : Pour et contre le désarmement.

Les orateurs étaient MM. Emile Laurent, rédacteur au Travail, le major Brouyère, Maurice Bonhomme, Deliege, etc. Les débats se sont prolongés jusqu'à minuit. C'est dire l'intérêt qu'on y a pris. Bon succès à la tribune libre de Verviers !

LES PETITS GERVAIS
les plus fins, les plus appréciés des fromages
DOUBLE-CREME
légers... exquis
et si nourrissants!
servis frais tous les jours

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes Libres.

PROGRAMME

En la salle de la Grande-Harmonie 81, rue de la Madeleine Prix d'entrée : 5 francs.

ou en la salle des Huit Heures 11, place Fontainas (entrée particulière). Prix d'entrée : 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Toutes les séances sont publiques. Une entrée spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne l'accès à toutes les séances. La saison 1932-1933 prend fin au mois de juin. Le prix de l'abonnement pour les séances restant à courir cette saison est de 25 francs. On s'abonne en versant la somme correspondante au C.C.P. 1713.61 (P. Fontaine, Brux.)

Mercredi 5 avril, à 20 h. 30 précises EN LA SALLE DES HUIT HEURES 11, PLACE FONTAINAS

Débat avec auditions démonstratives sur

Le jazz

Le jazz est-il une musique de sauvages? Porte-t-il à la lascivité et à la débauche? Faut-il interdire le jazz? Qu'en pensent les musiciens, les compositeurs, le public?

Orateurs inscrits :

MM. Robert GOFFIN, auteur de *Aux Frontières du Jazz*; J. WETERINGS, critique musical, qui parlera des origines du jazz. Sont également invités : MM. Max ALEXYS, René BERNIER, Francis de BOURGUIGNON, et Paul GILSON.

MISE EN ACCUSATION :

du livre de Robert Goffin

« AUX FRONTIÈRES DU JAZZ »

Accusateur : M. Antoine YSAÏE, organisateur de concerts;

Défenseur : M. Jean THEVENET, avocat à la Cour.

Exécution des œuvres de jazz les plus caractéristiques.

PHONO « VOIX DE SON MAITRE »

Prix d'entrée : 4 francs

Mercredi 12 avril, à 20 h. 30 :

SALLE DES HUIT HEURES

Grand débat sur

POUR ET CONTRE LA PROSTITUTION

Faut-il fermer les maisons closes?

Avec des orateurs de toutes les opinions

Le débat sera ouvert par M. Jean DESS.

Orateurs inscrits ou convoqués :

MMes Isabelle BLUME et Georgette CISELET; MM. Dr. A. MARTEAUX et W. VAN REMOORTEL.

Mercredi 19 avril, à 20 h. 30 :

VACANCES DE PAQUES : PAS DE SEANCE

Mercredi 26 avril, à 20 h. 30 :

Mme Marcelle FRANCE ouvrira le

Débat scientifique et expérimental

sur

LA GRAPHOLOGIE

Mercredi 3 mai, à 20 h. 30 :

Grand débat sur

LES JUIFS DEVANT L'OPINION

Pour les détails de ces diverses séances, prière de consulter les prochains numéros du journal

Tribune libre d'Anvers L'HOMME NOUVEAU

57, Rempart Ste-Catherine, Anvers

Jeu 6 avril, à 20 h. 15

dans la salle du premier étage du Grand Café des Billards, 12, rue Breydel.

Débat sur pour ou contre

La pudeur à la plage

Orateurs inscrits :

MM. Willy KONINCKX, journaliste; Marc LANVAL, homme de lettres; Fernand RIGOT, littérateur.

Faillite du pacifisme ?

(Suite de la page 1.)

C'est pourquoi, plus que jamais, le pacifiste doit rester fidèle à ses principes et n'aller point, sous le prétexte qu'Hitler va l'attaquer demain, devenir belliqueux et courir aux armes. Comme si l'ennemi n'était pas toujours un Hitler! Comme si, quand la guerre éclatera, et que l'ennemi soit à l'Est, à l'Ouest, au Sud ou au Nord, on ne vous aura pas donné mille raisons perfides de le détester!

Ça n'empêche que le bassin de Bricey ne sera toujours pas bombardé et que, comme par hasard, aucune bombe n'atteindra jamais le siège des gouvernements. Les bombes, les gaz, le feu, le poison, et toutes les saloperies qui se préparent intensivement seront pour l'humble population civile et militaire, qu'elle soit pacifiste ou patriotique.

Alors, que vous mettiez des forts en plus ou en moins sur les bords de

la Meuse, que vous transformiez encore deux ou trois régiments de ligne en régiments prédestinés de pe... chosseurs, que vous multipliez par dix le nombre de M. Devèze, que vous soyez bellicistes ou pacifistes, tout ça n'y changera rien : si la guerre vient, ce sera le chambardement total et absolu, rien de commun avec 1914, la destruction assurée en quelques heures de la moitié de la Belgique, et après, inmanquablement, avec ceux qui restent, s'il en reste : la révolution.

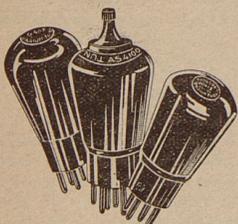
Voilà le programme!

Il n'y a pas à y couper.

Ce n'est qu'une question de temps.

D'ici quoi, tout bien réfléchi, ne vaut-il pas mieux être pacifiste et défendre avec acharnement le pacifisme? Puisque c'est la seule formule qu'on n'ait pas encore résolument éprouvée?

P. F.



TUNGSRAM

Imp. H. BOLYN, 75, rue Van Aa, Ixelles.

ERGO.